Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers / Couverture de couleur	Coloured pages / Pages de couleur
Covers damaged / Couverture endommagée	Pages damaged / Pages endommagées
Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée	Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
Cover title missing / Le titre de couverture manque	Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
Coloured maps /	Pages detached / Pages détachées
Cartes géographiques en couleur	Showthrough / Transparence
Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)	Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur Bound with other material / Relié avec d'autres documents	Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
Only edition available / Seule édition disponible	Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / II se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une
Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.	restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.
Additional comments / Pagination continue Commentaires supplémentaires:	

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50 On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner

au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 36

Montréal, Jeudi, 6 Septembre 1883.

Prix du numéro: 7 centins.—Annonces, la ligne: 10 centin Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE: Notes sur l'Irlande (suite), par G.-A. Dumont.—Propos du docteur, par Dr E. Monin.-Tout au fluide, par Pierre Véron.—Nos gravures: La jalousie; L'illumination du Trocadéro; L'exécution de Soliman Daout.—Le portecigares, par Germain Picard.—Les 123 ans de la Girard. -Tremblement de terre de Java. Découverte archéologique. -Choses et autres.--Poésie : Les deux tombes, par Gustave Labine.—Le moulin rouge (suite).—Le drapeau, par Jules Claretie.—Les aiguilles.—Nouvelles diverses.—

Gravures : La jalousie ; L'illumination du Trocadéro ; L'exécution de Soliman Daout.

NOTES SUR L'IRLANDE

Au commencement du dix-septième siècle, le plus grand nombre des Irlandais étaient tombés dans un état de demi-barbarie, dû aux persécutions qu'ils avaient souffert. Leurs seuls biens consistaient en quelques bestiaux possédés par les plus fortunés d'entre eux; l'argent était rare et tous les paiements se faisaient en

A cette époque, Milton fréquentait les écoles à Londres, et il nous dit qu'un grand nombre de nobles irlandais faisaient preuve de soumission en payant les taxes pour l'entretien des écoles. En agissant ainsi, ils acquéraient le droit d'envoyer leurs enfants aux écoles. La classe moyenne avait moins de chances de s'instruire que la noblesse, vu qu'elle ne pouvait pas payer la taxe scolaire. Pour cette raison, les enfants du peuple ne recevait presqu'aucune éducation.

Pendant la famine et la peste que l'Irlande souffrait, en 1603, Jacques I^{er} vint en ce pays, et la première chose qu'il fit fut d'abolir la loi *Brehon* sur toute l'étendue de l'île. Par l'abolition de cette loi, le plus grand nombre des Irlandais furent d'un seul coup privés de leurs biens et réduits à devenir tenanciers,

Jacques entreprit, de plus, de faire une colonie anglaise dans l'Ulster, sur les terres appartenant aux comtes de Tyrone et de Tyronnel, dont il prit possession. Les habitants de ces comtés furent relégués dans les terres stériles, tandis que les bonnes terres devenaient la propriété des Ecossais et des Anglais. Le but de Jacques I^{er}, de même que celui de ses prédécesseurs, étaient d'introduire la religion protestante et un élément anti-irlandais dans l'Ulster. On appliqua longtemps ce système, quoique le principe sur lequel il était fondé ne fût pas toujours scrupuleusement respecté. L'une des voies par lesquelles les Anglais violèrent leur arrangement avec la couronne, fut en refusant des bails de vingt-et-un ans à leurs tenanciers anglais et écossais; plusieurs de ceux-ci, se voyant ainsi trompés, abandonnèrent leurs terres aux Irlandais qui étaient anxieux d'y retourner à aucun prix. Les propriétaires, qui étaient heureux de trouver des tenanciers moins indépendants, fermèrent les yeux à cette pratique, et c'est de là que commence cette coutume de vendre ou de louer les droits de tenanciers aux habitants primitifs, et qui fut connue dans la suite sous le nom de "coutume de l'Ulster."

Jacques fut si satisfait du prétendu succès de sa colonie de l'Ulster, qu'il se détermina à appliquer le même système au reste de l'Irlande.

Comme il n'y avait aucune cause qui pût donner oc casion à une nouvelle confiscation, on chercha un prétexte. Il fut bientôt trouvé par le moyen d'une "commission qui avait pour mission de s'enquérir des titres défectueux," qui déclara que les anciens droits de l'ordonnance ne pouvaient plus être reconnus en Irlande, et que tous ceux qui ne pourraient pas présenter des "titres ostensibles" verraient leurs terres confisquées. Par ce procédé inique, près de 67,000 acres de terre furent enlevés aux Irlandais dans Wexford seulement, et dans les comtés du milieu de l'île pas moins de 385,000 acres. Ces terres passèrent, comme les autres, entre les mains des Anglais qui en devinrent les nou-

veaux propriétaires. Quoique ce changement de propriétaires n'eût pas été fait sans une forte opposition de la part des Irlandais, on jugea le procédé bon et on dé-cida de l'appliquer au Connaught, la seule partie de l'Irlande qui n'avait pas encore été colonisée par les Anglais. Mais Jacques mourut avant d'exécuter son plan, et ce sont ses successeurs qui l'exécutèrent.

Wentworth, étant devenu gouverneur de l'Irlande, fit déclarer par la cour de justice que tout le Connaught était la propriété de la couronne. Cette déclaration était faite dans la prévision d'attirer une grande immigration d'Anglais pour remplacer les habitants primitifs. Mais Wentworth retourna en Angleterre avant d'avoir mis à exécution son projet, et il se contenta pour luimême d'extorquer de l'argent aux Irlandais.

Arrivons maintenant à Charles Ier. Malgré son zèle

pour répandre la religion protestante, ce roi se montra assez modéré vis-à-vis de l'Irlande, et n'essaya pas, par des moyens aussi rigoureux que ceux qu'il employa pour imposer le protestantisme aux Ecossais, à sou-mettre les Irlandais à la réforme.

Sous Charles Ier eut lieu la révolution de 1641. Dans le but d'apaiser cette révolte, voici les ordres que donnaient le parlement anglais à ceux qui étaient chargés

de pacifier l'Erin :
"Ordre d'attaquer, tuer, massacrer, anéantir tous les rebelles, leurs adhérents, complices; brûler, détruire, dévaster, piller, consumer, démolir toutes places, villes, maisons, où les rebelles ont été secourus ou recus, toutes les moissons, blés ou foins qui s'y trouvent; tuer et anéantir tous les individus mâles et en état de porter les armes qu'on trouvera dans les mêmes lieux (1)."

Ces ordres barbares ne furent pas tous mis en exécution sous Charles Ier, car ce roi mourut avant de les avoir fait tous remplir. Cromwell, son successeur au gouver-

nement d'Angleterre, s'en chargea plus tard.

Pendant le règne de Charles Ier s'établit un changement de gouvernement. L'Angleterre, qui avait été dirigée par des rois, renversa l'ordre des choses établies et se déclara en république. Olivier Cromwell en devint le chef.

Sous le protectorat de Cromwell, l'Irlande se souleva de nouveau contre l'Angleterre et embrassa le parti de Charles Ier, qui avait été mis à mort par le lord-protec-

Pour tirer vengeance de cette révolte, Cromwell se fit nommer commandant et descendit en Irlande à la tête d'une forte armée; après avoir soumis le peuple, il brûla et dévasta tout, et ne laissa sur sa route que des traces sanglantes et des incendies allumés par ses

Cromwell, pour répandre la réforme en Irlande, ne néglige rien: tous les moyens lui sont bons. Il exile les Irlandais quand il ne les fait pas tuer; confisque leurs terres, leur enlève tous leurs autres biens et les force à se réfugier dans le Connaught et le comté de Clare, avec défense, sous peine de mort, de franchir la Sehannon. Il ne craint pas de faire enlever d'un seul coup mille jeunes filles, qu'il fait transporter à la Jamaïque, où elles sont ensuite vendues comme esclaves.

Toutes les confiscations que nous avons relatées paraissent des jeux d'enfants comparées à celles qui eurent lieu sous Cromwell, et qui sont connues sous le nom de : "curse o' Crummel." Le dictateur fit déclarer par un acte que des 10,500,000 acres de terre que l'on pouvait calculer en Irlande, seulement 3,000,000 d'acres, consistant en terres marécageuses et stériles, pourraient devenir la propriété des Irlandais. De l'étendue qui restait, 300,000 d'acres furent données à l'église anglicane; 2,000,000 aux Anglais établis dans l'île pendant les règnes d'Elisabeth et de Jacques, et 5,200,000 devenaient le partage des nouveaux colons anglais.

Mais bientôt l'on reconnut qu'il était impossible d'extirper une nation. La colossale colonie de Cromwell ne parvint pas plus que les précédentes au but que son auteur lui avait donné : l'extermination des Irlandais catholiques. Les colons de Cromwell se laissèrent absorber peu à peu par les Irlandais. Malgré les peines les plus sévères, les colons du lord-protecteur épousèrent des Irlandaises, et les Irlandais devinrent les serviteurs des Anglais; le résultat final fut que qua-

rante ans après cette tentative de colonisation, nombre d'enfants des colons ne pouvaient pas même parler un mot d'anglais. Et cinquante ans avant que Guillaume III eut commencé à refaire la conquête de l'Irlande, les quatre cinquièmes de la population pratiquaient la religion catholique et nourrissaient une haine implacable contre l'Angleterre.

Olivier Cromwell étant mort, son fils, Richard, lui succéda. Mais il résigna bientôt, se reconnaissant incapable de remplir la charge que lui avait laissé son

Cette résignation fut le coup de grâce de la répu-

Immédiatement après l'abdication de Richard Cromwell, Charles II, fils du roi décapité par Cromwell, fut nommé roi. Ce souverain, de même que la plupart de ceux qui l'avaient précédé, se montra partisan zélé de la réforme et tenta par tous les moyens possibles de répandre le protestantisme en Angleterre, et notamment en Irlande.

Après Charles II, un roi catholique : Jacques II. Pendant le temps que Jacques II occupa le trône, la paix se rétablit en Irlande, et ce malheureux pays, qui avait tant souffert en raison de sa foi, ainsi que nous l'avons vu, commença à goûter quelque peu les douceurs de la paix.

Ce calme, malheureusement, fut de courte durée. Guillaume III, prince d'Orange et stathouder de Hollande, qui avait épousé la fille de Jacques II, voyant les nombreux ennemis que son beau père se faisait à propos de son zèle catholique, prit le parti des protestants, et, en 1688, il débarqua sur les côtes d'Angleterre. Marborough, qui l'attendait à la tête d'une forte armée composée des ennemis des catholiques, se coalisa avec lui. Les armées alliées combattirent ensuite Jacques qu'ils forcèrent à se retirer en France. Guillaume se fit déclarer aussitôt roi d'Angleterre, tout en conservant son titre de stathouder de Hollande.

Mais l'Irlande ne voulut pas se soumettre au prince d'Orange et se souleva contre lui. En apprenant la nouvelle de la révolte, Guillaume décida aussitôt une descente en Irlande. Il partit donc à la tête d'une armée de 30,000 hommes, et rencontra les Irlandais, au nombre de 18,000 hommes, commandés par Jacques II, sur les bords de la Boyne. Une bataille s'engagea immédiatement; malgré tout l'héroïsme déployé par les Irlandais, ils furent vaincus, grâce surtout à la lâcheté de leur commandant, Jacques II, qui les abandonna au dernier moment.

Cette victoire décida d'une manière définitive du sort des Irlandais. Jusque-là, malgré qu'ils fussent sujets de la Grande-Bretagne, ils avaient joui d'une certaine liberté, entravée plusieurs fois, il faut le dire; mais, après la victoire de Guillaume, commença une longue suite de persécutions qui se sont continuées jusque dans ce siècle, presque sans interruptions.

En 1800, le parlement anglais adopta un bill déclarant l'Irlande unie définitivement à la Grande-Bretagne.

Lors de la présentation de ce bill, lord Clare prononça un discours duquel nous extrayons les passages suivants. Le noble lerd commence en faisant allusion aux émigrations d'Anglais en Irlande, et termine en disant, évidemment pour influencer la chambre en faveur du nouveau projet de loi, que la seule sécurité pour les Anglais établis en Irlande, c'est la protection de l'Angleterre. Voici:

" Une nouvelle colonie de résidents se précipita sur l'Irlande et fut mise en possession de l'ancien héritage

de ses habitants...
"Toute notre île a été confisquée, à l'exception des domaines de cinq ou six vieilles familles de sang an-

"Et une portion qui ne laisse pas que d'être considérable de l'île a été confisquée deux fois, ou peut-être trois fois, dans le cours d'un siècle.. " Qu'était donc la situation de l'Irlande à la révolu-

tion et qu'est elle aujourd'hui?

"Toute la puissance, toute la propriété du pays a été conférée successivement par les monarques d'Angleterre à une colonie anglaise, composée aux trois quarts d'a

venturiers anglais, qui se jetèrent sur ce pays à la suite de trois rébellions successives.

" La confiscation, voila leur titre commun, et, depuis leur premier établissement, ils ont été tracassés par les vieux habitants de l'île, dont le mécontentement se faisait jour par des marques d'indignations...

"Qu'est-ce qui faisait donc la sécurité des colons anglais pour leur existence, lors de la révolution ? Qu'est-ce qui fait donc encore celle de leurs descendants aujourd'hui? Uniquement la puissante et souveraine protection de la Grande-Bretagne. Si par quelque fatalité elle vient à manquer, vous êtes à la merci des anciens possesseurs du sol."

De plus, la religion protestante fut déclarée religion d'Etat pour l'Irlande, de même qu'elle l'était déjà pour l'Angleterre.

Telles sont relatés, aussi brièvement que possible, les principaux incidents de l'histoire d'Irlande, depuis sa soumission aux Anglais jusqu'au commencement de ce siècle. Nous avons été obligé d'omettre beaucoup de détails pour ne pas trop nous attarder dans la narration de cette partie de l'histoire irlandaise.

Dans notre prochain article, nous parlerons de la position faite aux Irlandais par les persécutions de l'Angleterre, et nous ferons voir la misérable condition à laquelle a été réduit le peuple de l'ancienne Hibernie. G.-A. DUMONT.

(A suivre)

PROPOS DU DOCTEUR

POUR CEUX QUI DIGÈRENT MAL

"L'hygiène préserve de la médecine, m'écrit un ai-" mable correspondant. Revenez donc, pour le plus " grand bien de vos lecteurs, à ces causeries d'hygiène " que... (ici des phrases blessantes pour notre modes-"tie)... Par exemple, l'estomac, dont tout le monde " souffre, mérite bien que vous y reveniez un petit

Va pour l'estomac. Il occupe dans l'organisme, disait le Père de la Médecine, le rôle de la mer dans le monde. Il peut bien accaparer, une fois de plus, nos Propos de L'Opinion Publique!

> "Digérez-vous? Voilà l'affaire. L'homme n'est rien, s'il ne digère. Car sans cela, plaisirs et jeux S'envolent au pays des fables : L'esprit fait les mortels aimables, Mais l'estomac fait les heureux!"

Combien paraît vrai le vieux sixain de Dorat, pour ce tout le monde qui souffre de mauvaises digestions et qui désire ardemment retrouver l'intégrité fonctionnelle de son tube digestif!

On manye trop, avons nous dit ici, toutes les fois que l'occasion s'est présentée de le dire. D'abord, les abus n'ont pas d'inconvénients. Les estomacs jeunes réagissent bien; mais, plus tard, ils deviennent des réservoirs incontractiles où s'entassent les aliments, que les muscles ne brassent plus. De là, dilatation de l'organe, vomissements alimentaires, muqueux et gazeux (éructations), compression du diaphragme et des poumons, entraves aux fonctions primordiales de la respiration et de la circulation.

Donc, manger peu est un important précepte d'hygiène pratique:

Rien de trop est un point Dont on parle sans cesse, et qu'on n'observe point

dit le bon La Fontaine.

On ne saurait croire combien loin peuvent retentir les souffrances de l'estomac. Alibert cite l'observation d'une femme qui avait toujours envie de se donner la mort pendant le travail de la digestion. Vous voyez que Beaumarchais n'exagère pas lorsqu'il subordonne à la digestion du critique le succès d'une pièce de théâtre.

Un dyspeptique auquel Barras donnait ses soins perdait la vue immédiatement après l'ingestion des aliments, et ne la recouvrait que lorsque la digestion était finie : il refusait de satifaire son appétit, craignant de rester aveugle!

La continuité d'un régime recherché irrite l'estomac, et souvent le cuisinier est ainsi le meilleur pourvoyeur de nos cabinets de consultations. Que de gourmands riches et dyspeptiques voudraient pouvoir se payer un

digéreur, si cela était possible!

Il faut respecter les bizarreries dans l'élaboration digestive. Les anciens, avec le grand bon sens des peuples jeunes, comprenaient à merveille combien l'individualisme le plus étroit doit toujours présider aux règles du régime. Suétone mettait dans la bouche de Tibère la pensée suivante :

"Si, à trente ans, un homme a besoin d'un médecin pour lui tracer son régime, il est indigne de vivre.'

Toutefois, il est incontestable que certains préceptes d'hygiène s'appliquent à tous les estomacs. Tous doivent sévèrement éviter l'indigestion, qui est la grande porte de la dyspepsie et des affections gastriques. Or, l'indigestion derive souvent de ce que le sujet se remet à

table avant d'avoir parfait la digestion de son précédent repas. Donc, comme le disent les vers prudhommesques du grammairien Domergue:

Des mets indigérés le pénible fardeau Ne doit point s'aggraver d'un aliment nouveau.

Il ne faut, non plus, manger trop vite. vite, dit un proverbe, digère lentement. Manger et lire à la fois, voilà une pratique qui fait négliger la mastication et l'insalivation, et qui mène droit à la dyspep-

Il est évident que la nourriture doit varier selon les saisons : celui qui, par exemple, se nourrirait, en cette saison-ci, de gibier, de viandes marinées, de champignons, de truffes, de mollusques et de pâtisseries, serait un fou, ou mieux en dyspepsie par préméditation.

Il sera sage s'il mange des viandes blanches, des fruits bien mûrs et des légumes frais.

Selon le degré de cuisson, les aliments sont plus ou moins digestifs. Comparez le céleri cru et le céleri cuit, les œufs frais et les œufs durs! L'ordre de digestibilité culinaire des viandes peut s'exprimer ainsi : Viandes grillées—rôties—bouillies—ragoûts—hâchisviandes à l'étuvée—conserves—salaisons.

L'âge des viandes a une grande importance, surtout pour le gibier, dont l'ordre de digestibilité générale est, selon les espèces : perdreau, faisan, chevreuil, lièvre, bécasse.

Les enveloppes cellulo-fibreuses des pois, haricots et lentilles sont très indigestes. Elles ne sont faites que pour des estomacs robustes et causent, chez les faibles, l'embarras gastrique avec dilatation de l'organe.

Les boissons fraîches sont utiles à la digestion; mais il ne faut user que discrètement de la glace, dont l'abus engendre des troubles gastro-intestinaux. Le café et le sucre activent la digestion, que l'alcool engourdit et ralentit : les dyspeptiques doivent abandonner les liqueurs et même le cognac, que l'opinion vulgaire juge tort indispensable à une bonne digestion.

La tristesse et la colère entravent l'acte digestif. Les rois avaient jadis à leur table des nains et des bouffons pour provoquer le rire, qui est le meilleur des élixirs digestifs. "Ce que l'on mange au sein de la joie, a dit excellemment Réveillé-Parise, produit un sang pur, léger et nourrissant."

L'exercice est l'indispensable condiment de la digestion, dont on a résumé le secret en ces deux termes : bien mâcher, bien marcher. Il faut fuir avec soin les irrégularités dans les repas; elles minent toujours l'estomac et font le lit à la dyspepsie. Il faut éviter les vêtements qui compriment l'estomac, et notamment le corset, qui, trop serré, a causé la perte de tant d'estomacs féminins. Si l'on se couche avant que la digestion soit achevée, il faut s'endormir du côté droit; c'est la seule position favorable que l'on puisse prendre.

De tout temps, on a reconnu l'influence néfaste des travaux de l'esprit sur ceux du ventre. Amatus Lusitanus disait: "Le mauvais estomac suit l'hommes d'études comme l'ombre suit le corps." Voltaire: "L'homme qui pense le plus est souvent celui qui digère le moins." Êt Laboulaye : "La dyspepsie est l'incurable et douloureuse maladie des gens d'esprit." Il faut donc se souvenir que c'est à l'hygiène seule qu'incombe la police sanitaire de l'estomac et attendre que la fonction digestive ait achevé son œuvre pour commander au cerveau de commencer la sienne.

Dr E. Monin.

TOUT AU FLUIDE!

Tout à la joie! disait le refrain d'une célèbre polka. L'avenir nous paraît devoir adopter pour devise : Tout au fluide!

Chaque jour, en effet, est signalé par quelque conquête nouvelle de la science électrique qui semble vouloir se substituer à toutes les autres, ou tout au moins accaparer dans la vie pratique toutes les applications.

Nul doute que, dans un temps plus ou moins prochain, l'électricité ne soit la servante intelligente, prévenante, instantanée, qui se multipliera autour de nous sous toutes les formes.

Que dis-je! autour de nous. Elle n'aura même pas besoin de nous approcher, se chargeant de nous en-

voyer à distance le concours dont nous aurons besoin. Vous avez entendu parler déjà du transport des forces par l'électricité, un véritable miracle qui permettra d'utiliser à cent lieues, à deux cents lieues et plus, l'impulsion perdue jusqu'ici, de quelque chute d'eau. Cela à l'aide d'un simple fil sur lequel court invisible la puissance mystérieuse.

Je crois voir d'ici une maison du vingtième siècle

avec des agencements prodigieux.

La lumière qui éclaire, la pendule qui y donne l'heure, l'ascenseur qui vous dépose à votre porte, l'agent qui fait marcher toute seule la machine à coudre, qui allume les fourneaux, qui vous sert à table, qui au besoin remplace un domestique-et avec avantagec'est l'électricité, encore elle, toujours elle!

Mais sans anticiper, sans entrer dans le domaine des invraisemblances d'aujourd'hui qui seront les réalités de demain, voici que nous allons voir prochainement une application curieuse de la force électrique entrer dans les usages parisiens.

Déjà, à la dernière exposition du palais de l'industrie, un timide essai avait été tenté. Je veux parler de ce tramway-joujou qui convoyait les amateurs de la place de la Concorde à l'avenue d'Antin.

C'était l'enfance de l'art, et, en deux ans, les perfectionnements ont complètement bouleversé le système mis à l'épreuve.

Il ne s'agit plus maintenant d'une machine fixe, attirant avec peine ce poids trop lourd pour elle.

On ne met pas l'électricité en bouteilles, mais on la met en boîtes; on en fait des conserves, comme avcc le bœuf Liebig ou le homard américain.

Et ces boîtes mystérieuses nous promèneront bientôt de la barrière de l'Etoile à la barrière du Trône, de Montrouge à la gare de l'Est. Il suffit d'en glisser une sous l'omnibus qu'on veut mettre en mouvement, et voilà qu'il s'ébranle au signal donné, emportant jusqu'à quarante et cinquante voyageurs.

Que dirait un de nos ancêtres, s'il pouvait, revenant à la vie, voir passer ce véhicule stupéfiant, qui semble marcher tout seul, sous l'impulsion de quelque main diabolique?

On n'en est plus aux simples hypothèses, on n'en est plus aux probabilités. On n'en est plus à la conviction faite, aux expériences décisives.

A trois ou quatre reprises, déjà, les appareils ont fonctionné irréprochablement. Leur emploi sera généralisé avant peu pour le transport en commun.

On va commencer par la ligne de Paris à Versailles. Les banlieues ont ainsi le privilège de l'innovation. C'est entre Paris et St-Germain que l'on vit courir la première locomotive.

La découverte nouvelle n'a pas moins d'importance, car ceci évidemment n'est qu'un prélude.

Le jour n'est pas loin où ces locomotives, qui furent à juste titre considérées comme des merveilles, seront destituées à leur tour et reléguées dans les musées d'antiquités.

Les trains s'élanceront sur le rail sans remorqueur apparent, et la superbe invention de Stephenson aura le sort des vieilles diligences mises au rebut.

Ce qui ne sera pas moins curieux, ce sera la physicnomie du Paris futur, du Paris tout au fluide.

Plus de chevaux dans les rues.

Tout le monde pourra avoir son équipage, ou du moins sa voiture, plus ou moins modeste.

Il en coûtera si peu cher, une fois la première dépense faite! L'électricité sera si petite mangeuse? Ni foin ni avoine. Avec quelques sous de produits chimiques, on roulera carrosse. Etrange spectacle que celui de tous ces véhicules de

forme nouvelle s'entrecroisant rapides!

Plus de sièges, plus de cochers. Sur le devant, à cheval sur une roue mobile, l'automédon de nouveau genre, qui aura pour mission de guider le fiacre, le coupé ou la charrette.

Plus de mors aux dents non plus. Grande économie de vies humaines par conséquent.

Que deviendront les chevaux ainsi dépossédés à l'époque où l'on annoncera:

L'électricité de madame la marquise est avancée! Eh! mais, parbleu! les chevaux engraisseront dans l'inaction.

Seulement, je ne crois pas que les pauvres bêtes aient à s'en féliciter. L'homme est si gourmand que, quand il les verra, si dodus, il ne pourra résister au désir de les manger. Et l'hippophagie passera définitivement dans les mœurs.

Croyez-moi, cet oracle est plus sûr que celui de Calchas. Ayez seulement la patience de vivre une dizaine d'années, et vous verrez vous-même.

Pierre Véron.

La science accomplit, tous les jours, de nouveaux

Un chirurgien de Bologne vient de procéder à l'ablation d'un poumon d'une femme atteinte d'affection tuberculeuse

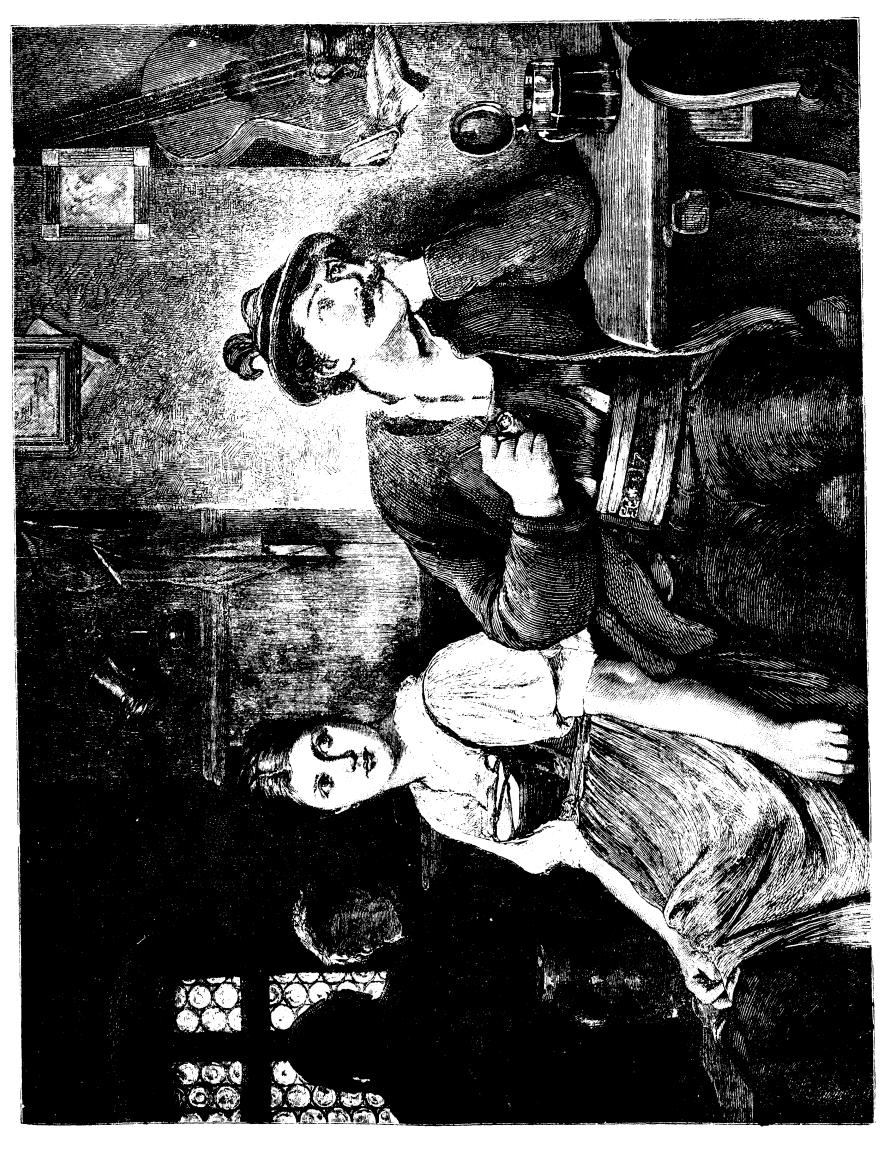
L'opération a réussi à souhait.

Vous verrez que, avant peu, non seulement on enlèvera les poumons usés, mais encore on les remplacers par des poumons neufs.

Les pauvres gens, qui n'ont d'autre capital que la santé, cèderont un poumon comme on cède un bail ou un titre de rente.

Nous assisterons alors à des dialogues étranges : Quel est ce jeune homme de haute taille qui tient avec indifférence des bancos de trente mille francs? -C'est un ancien élève de M. Marseille qui a vendu

un de ses poumons à M. de Rothschild.



NOS GRAVURES

La jalousie

Décidément les harpes ne sont pas d'accord. Le front du Piémontais rccèle la tempête, et déjà les yeux laissent perler la pluie après avoir lancé les éclairs. Qui a jamais vu la rabbia gonfier le cœur d'un Italien sentira, rien qu'à voir cette poitrine soulevée, tout ce que la passion fait rouler d'amertume dans cette âme brisée. Pendant ce temps la belle signora tourne un œil sur son Pedro: est-ce dépit? Est-ce innocence?

L'illumination du Trocadéro

L'illumination du palais du Trocadéro a été splendide. C'est le tableau que reproduit notre grand dessin de deux pages. Toutes les lignes du palais étaient dessinées au moyen de cordons de gaz. La coupole apparaissait comme une immense couronne de feu, entourée, en guise de fleurons, de douze minarets illuminés, entre lesquels brillaient des écussons lumineux aux initiales de la République française. Entre les arcades des deux ailes et celle de la partie centrale du palais étaient disposés des lustres à verres jaunes d'un effet très pittoresque. Des guirlandes de gaz bleues, blanches et vertes simulaient des draperies et dessinaient le premier étage du palais, à la hauteur duquel se détachait, au-dessus de la cascade, le groupe de M. Falguière, personnifiant la Seine, l'Yonne et la Marne. Les deux tourelles, de chaque côté de la salle des fêtes, étaient finement découpées par des rampes de gaz, pa-voisées d'étendards entourés de lustres blancs, jaunes et rouges. Au deuxième étage du Trocadéro, le long de la grande terrasse, régnait un triple cordon de gaz, tandis qu'entre les statues apparaissaient des soleils de feu avec les lettres R. F.

Du haut de cette terrasse, le coup d'œil était merveilleux. En bas, on voyait l'eau de la cascade se précipiter dans le bassin et rejaillir en diamants sous les feux de puissants foyers électriques. De ce premier bassin, l'eau s'écoulait ensuite semblable à une nappe de feu. La cascade entière était bordée d'un cordon lumineux, ainsi que chacun des groupes d'animaux. Quarante-huit grands vases supportaient de magnifiques gerbes de gaz. Un petit portique en verres de couleurs marquait l'endroit où la foule cessait d'avancer. Dans le jardin, relativement sombre, on voyait luire çà et là des ballons lumineux, tandis que des serpents de feu éclairaient le cours des petits canaux à travers les pelouses. C'était un véritable éblouissement.

L'exécution de Soliman Daout

Nous n'avons pas à rappeler ici les scènes de massacre et de pillage qui eurent lieu à Alexandrie le 12 juillet 1882, ainsi que les incendies qui y furent allumés. Tous les quartiers habités par les étrangers furent cruellement éprouvés, et la ville ne s'est pas encore aujourd'hui relevée de ses ruines. Plusieurs personnes, et des plus haut placées, furent accusées d'avoir provoqué ces scènes sauvages. L'une d'elles, Soliman Daout, qui en était l'un des principaux promoteurs, arrêté après la prise de Tel-el-Kébir et la chute d'Arabi, a été traduit devant la cour martiale d'Alexandrie à la fin du mois de mai et condamné par elle à la peine de mort. L'arrêt a été exécuté le 9 juin, et c'est son supplice que représente notre dessin. Cette exécution a eu lieu sur la place des Consuls, encore toute pleine de décombres. C'est sur l'endroit même où Soliman avait donné le signal du pillage et de l'incendie que la po-tence avait été dressée. Soliman a été supplicié dans la matinée, et ce lugubre spectacle avait attiré un grand nombre de curieux qu'un cordon de soldats rangés, l'arme au bras, autour de la potence, avait pour mission de tenir à distance.

LE PORTE-CIGARES

MONOLOGUE

(Le cabinet de monsieur. Madame, en costume de ville, est debout devant le bureau et tient à la main un petit paquet enveloppé de papier de soie.)

Il arrivera tout à l'heure. Après un voyage de quinze jours... quinze jours!... la plus longue absence qu'il ait faite depuis que nous sommes mariés, Paul revient à la maison. Il verra que je n'ai pensé qu'à lui, que je ne me suis occupée que de lui pendant qu'il était loin.

Avec quelle ardeur j'ai travaillé dans le petit salon qui me paraissait si triste, car j'avais perdu l'habitude d'être seule. J'ai veillé plusieurs fois bien avant dans la nuit; je voulais lui faire une surprise. Or, le modèle que j'avais choisi était assez long à exécuter, et l'on me demandait huit jours au moins pour la monture. Je n'avais pas une heure à perdre. Heureusement, tout est prêt, et mon cadeau est un véritable

bijou. (Elle défait le paquet et en tire un élégant portecigares.)

Un bouquet de roses éclatantes avec un fond gris, d'un côté; de l'autre, les initiales de mon mari, brodées en or, sur même fond. Autour, sur les deux faces, une guirlande de fleurs variées. Cela fait très bien. La monture en argent ciselé est jolie et de bon goût. L'ou-vrier qui l'a faite est un véritable artiste. (Elle regarde le porte-cigares en souriant.)

C'est égal, si l'on m'avait dit, il y a six mois, que je broderais un jour... un porte-cigares pour mon mari, je me serais récriée bien fort.—Je ne pouvais, en effet, passer auprès d'un fumeur sans détourner la tête, quand 'étais jeune fille, et lorsque nous nous faisions nos confidences, je disais tout haut:

-Mon mari ne fumera pas.

Et j'étais de bonne foi.

Oui, mais Paul aime à fumer, lui. Je le sais, bien qu'il n'ait pas osé se donner ce plaisir à la maison depuis notre mariage. Les femmes ne savent-elles pas tout, quand elles le veulent? Il s'est privé pour moi, et cette privation était grande, si j'en crois ce que m'a dit Léontine, dont le mari, moins généreux que le mien, ne se gêne pas avec elle. Eh bien! je ne veux pas que Paul ait rien à regretter près de moi. (Elle montre le

Voilà pourquei j'ai brodé ce porte-cigares. Je l'ai fait monter, je l'ai garni de ce que la Havane peut envoyer de plus exquis, je viens le déposer ici et je veux que Paul s'en serve, même quand je serai près de lui.

J'ai su vaincre mes répugnances. Pour m'aguerrir, j'ai prié mon frère de fumer toutes les fois que nous nous promènerions ensemble dans le jardin. Il n'en revenait pas... Il s'est un peu moqué des caprices de sa sœur, mais il s'est exécuté... avec plaisir, je dois l'avouer. Peu à peu j'ai triomphé, plus facilement que je n'avais osé l'espérer d'abord. Rien est-il difficile, quand on veut être agréable et que l'on aime?

Maintenant, je ne détourne plus la tête quand je passe près d'un fumeur; je crois même que je n'éternuerais pas si je me trouvais entre mon père et mon mari, tous deux ayant le cigare aux lèvres. (Elle pose

le porte-cigares sur le bureau.) Mais l'heure approche; mettons notre chef-d'œuvre

là, bien en vue, sur les lettres arrivées ce matin. Ce sera la première chose qu'il apercevra quand il entrera dans son cabinet. Il admirera d'abord, je n'en doute pas; puis il viendra près de moi.

-Un cadeau i me dira-t-il. De qui vient-il, chère

Je rougirai bien fort, cela va sans dire, et mon cœur battra quelque peu.

-Montrez, cher Paul, répondrai-je.

Il me présentera le porte-cigares ; je le prendrai ; je l'ouvrirai, et, le lui tendant à mon tour :

-Tenez, monsieur, lui dirai-je; vous vous êtes privé trop longtemps à cause moi d'un plaisir auquel vous étiez habitué; je ne veux plus qu'il en soit ainsi. Ce qui vous plaît doit me plaire. Prenez un cigare, mon ami, je ne crains pas l'odeur du tabac quand c'est vous qui fumez. (On entend le roulement d'une voiture.)

Mais la porte cochère s'ouvre, une voiture entre dans la cour. C'est lui, c'est Paul. Courons au-devant du voyageur impatiemment attendu. Son premier baiser sera pour le salut du retour, et le second payera la surprise que je lui ai ménagée. (Elle sort.)

GERMAIN PICARD.

Les 123 ans de la Girard

Lorsqu'on va de Valence à Grenoble (France), si l'on veut jouir de l'imposant et pittoresque passage du grand et du petit Goulet, de Villars de Lens, de la Goule noire, des torrents de la Bourne et du Vernaison, on quitte le chemin de fer à la station de Saint-Hilaire et on prend le courrier de Pont-en-Royans. On traverse le charmant village de Saint-Nazaire, on côtoie la prise d'eau qui va arroser les plaines de la Drôme, canal qui passe par-dessus l'Isère, et on arrive au village d'Aubérine-en-Royans; là, dans une ruelle voisine du bureau de poste, réside une femme Girard, qui a conservé toutes ses facultés; elle est logée dans une chambre de paysan fort propre, elle a l'oreille un peu dure, mais elle a toute sa tête; elle a 123 ans d'âge; au mois de janvier 1883, d'après son acte de mariage, elle aurait eu cent ans de mariage; on a, d'après son acte de mariage, retrouvé l'acte de naissance de Pierre Girard, son mari.

La Girard (c'est ainsi qu'on l'appelle dans le pays) a été cantinière sous le premier empire, elle a eu ses deux fils tués l'un à Friedland, l'autre en Espagne. La Girard, ne possédant rien, est assistée par la commune, les voisins lui font son petit ménage, les curieux lui remettent leur offrande; depuis plusieurs années elle vit presque exclusivement d'une soupe faite avec du pain et du vin. M. le docteur Bonne, de Saint-Nazaire, dit qu'elle n'est jamais malade; elle est un peu parcheminée, mais elle se tient relativement droite; elle est sur elle d'une scrupuleuse propreté.

TREMBLEMENT DE TERRE DE JAVA

Une des plus terribles catastrophes qui ait jamais été vues.—Plusieurs villes englouties.—Au-dessus de 75,000 personnes de tuées.

Mardi, 28 août.

C'est dans la nuit de samedi que commencèrent les éruptions volcaniques dans l'île de Krakatoa, détroit de la Sonde, à 100 milles des côtes de Java. Le dimanche, les commotions et les désordres souterrains avaient pris des proportions considérables. L'agitation du fond de la mer causait des vagues énormes, et la

température avait augmenté de 20 degrés. A cinq cents milles à la ronde les secousses du tremblement de terre se faisaient sentir. Maha Meru, le plus grand volcan de Java, était en pleine éruption à midi, et quelques instants après Gunung, dont le cratère est le plus considérable du monde, ainsi que quinze des autres cratères, commençaient à leur tour à lancer dans l'air d'épais tourbillons de fumée, suivis de laves et de matières enflammées, de jets d'une boue blanche et sulfureuse, et des quartiers de rochers qui semèrent la mort dans toute la vallée. Des bruits sourds et terrifiants se faisaient entendre. L'atmosphère était chargée d'électricité; quinze colonnes d'eau lancées dans l'air avec une violence extraordinaire ajoutaient encore à l'horreur du spectacle terrible, que celui-là seul qui en est le témoin comprend, mais qu'aucune imagination ne peut concevoir dignement.

Les habitants affolés de terreur fuyaient en désordre et de tous côtés. La terre s'entr'ouvrit à plusieurs endroits, et les gaz qui sortaient de ces larges crevasses étaient la cause d'une mort instantanée pour ceux qui

se trouvaient aux environs.

Toute la contrée est en ruines. Les riches moissons qui s'étendaient sur un espace considérable sont détruites; le pays est couvert de boue, de cendres, de laves et de matières enflammées.

A Batavia tout un village chinois fut détruit, Gunung, Tengger, Anjer, Batam, l'île de Serang, Buitenzorg, Samarang, Jogjakerto, Sourakerta, Sourabaya, Tjirin-

gine et Tolokobelong, sont en ruines.

Plusieurs de ces places furent englouties sous les eaux, ou bien complètement enterrées par la boue, les cendres, les laves et les morceaux de rochers provenant d'explosion de volcans, tombaient d'une grande hauteur sur les maisons qu'ils écrasaient avec tout ce qu'il

Tous les phares et les postes qu'il y avait dans les détroits furent engloutis. De nouveaux rochers sont surgis à fleur d'eau, et la navigation sera extrêmement

dangereuse.

Plus de 75,000 personnes périrent dans cette catastrophe épouvantable. Ce fut une scène de lamentations et de pleurs telles qu'il y en a de décrites dans l'Apocalypse. Un grand nombre étaient devenus fous de terreur, d'autres, comme s'ils eussent été pétrifiés, se tenaient debout sans bouger attendant là une mort certaine. Il n'y avait pas que les hommes, les femmes et les enfants qui pleuraient, criaient et se pressaient les uns contre les autres pour mourir ensemble, mais les animaux domestiques faisaient aussi entendre des gémissements de terreur, et un grand nombre devenus furieux, ajoutèrent encore au désordre de la nature.

Les dernières nouvelles nous annoncent que le calme se rétablit peu à peu. Hier, la température était tombée à dix degrés; aujourd'hui elle est à peu près à son état normal. Hier, des hommes qui travaillaient a réparer les lignes télégraphiques ont aperçu sur la mer une vague immense s'avançant vers la côte près d'Anjer avec un bruit épouvantable. Ils ont fui au plutôt sans connaître ce qui a pu arriver. Les carrières de Meran ont disparu et tous les habitants ont péri.

De nouveaux détails, du 29 août, sur les éruptions volcaniques à Java, montrent que le désastre a encore été plus effroyable que le télégraphe l'avait d'abord rapporté. Dimanche midi, l'on supposait que l'érup tion avait atteint son apogée, mais plus tard vers le soir, elle augmenta en violence, et l'île fut menacée d'une destruction entière.

A minuit, un immense nuage lumineux se répandit soudain au dessus des montagnes de Kandagan, se dirigeant vers la côte du sud-est, et prenant une étendue toujours plus grande, jusqu'à ce qu'il vint à former un immense dais d'un rouge vif.

Pendant ce temps la violence de l'éruption augmen tait; des fleuves de laves se précipitaient dans les val-lées, anéantissant tout sur leur passage. Au milieu d'une mer de laves fondues, se trouvait un lit de glaces solides lancé de l'un des cratères. Ces glaces furent emportées et déposées au coin nord-est de l'île.

Elles étaient entourées d'une épaisse couche de sable et de scories, ce qui n'est pas conducteur de la chaleur. L'on suppose que cette glace devait former la croûte

de quelque lac souterrain.

A deux heures, lundi matin, le grand nuage dont nous venons de parler se déchira soudain et se dissipa en même temps un grondement épouvantable se fit en tendre ; les colonnes de flammes et de fumée cessèrent de s'élancer des cratères du coin sud-est de l'île, tandis

que ceux des autres parties de l'île, semblaient élargir leurs gueules immenses.

Le sifflement de la mer devint assourdissant; les vagues se précipitèrent les unes contre les autres avec une fureur indescriptible et formèrent des montagnes liquides d'une hauteur inconnue jusqu'ici.

Lorsque le jour parut, une immense étendue de terre, de 50 milles carrés, avait disparu. La se trouvaient samedi les villages de Negery et Negery Babawang. Pas un seul habitant n'a échappé à la mort. Le Nombre des victimes doit être de 15,000. Toute la chaîne de montagnes de Kandang, qui s'étendait sur une distance de 65 m'lles, est disparue. La ville de Tanerang, située en deçà de 25 milles de Batavia, a été ensevelie sous la lave, et la moitié de la population, 1,800, a péri. A Speelwyck, des quartiers de roc rougis par le feu mirent le feu aux maisons, et détruisirent tout le quartier le plus populeux de la ville.

Dix bazars appartenant à des Européens, ont été détruits, mais on ignore si quelqu'un y a péri.

L'île d'Onus, située à 25 milles à l'est de Batavia, est inondée, et les quais flottants sont détruits.

Les îles de Coatye, Elaps et Troumois, sont disparues. Les îles Baby et Cheriba, sont détruites, et tous les habitants ont péri.

Les dommages à Batavia sont beaucoup plus consi-

dérables que le télégraphe ne le disait hier.

Le toit de la résidence du gouverneur a été mis en pièces par un quartier de roc; trois domestiques y ont été tués. Le pont de la ville est détruit. Les bastions appelés "de Diamant" et "de Perie" sont endommagés, et la redoute Bunan est détruite. A Cayamand, à Malabar et Lionsts, les principales avenues sont endommagées. La grande forteresse d'Aatyoie est détruite. La ville de Faggal a été fortement ébranlée et peu de maisons restent debout. On a ressenti une violente secousse à Sumatra, lundi.

L'île de Middah, située à dix milles de la côte javanaise, a été presque entièrement engouffrée dans la mer. La petite île de Singkel est disparue, mais elle

était inhabitée.

Six nouveaux volcans sont apparus entre le site de l'île de Kwekatve, maintenant disparue, et l'île de Sibisie. Une partie de Bantam n'est plus qu'un désert couvert de cendres. Les animaux meurent de faim.

La population est au désespoir. Le volcan de Soeng-

than s'est séparé en cinq parties.

Sept cent quatre cadavres des victimes du désastre ont été inhumés dans le district de Tanare et trois cents dans le village de Kramat, sur la côte.

Le nombre total des victimes est de 75,000.

DÉCOUVERTE ARCHÉOLOGIQUE

Non loin de Neufchâteau, dans les Vosges, sur le territoire de Gran (un nom qui rappelle l'Apollon Grannus des Gaulois), on a trouvé depuis longtemps déjà de beaux et de nombreux restes, qui attestent l'existence sur ce point d'une ville florissante sous la domination romaine. Marbres, colonnes, chapiteaux, bronzes, statues, monnaies, surtout des monnaies du Haut Empire, du temps de Vespasien, ont été retirés du sol et sont venus enrichir les collections publiques et privées.

Récemment un archéologue du pays, M. Voulot, membre de la Société des antiquaires de France, ayant remarqué que des cubes blancs et noirs étaient mêlés à la terre en certains endroits, ouvrit une tranchée, et, à deux mètres de profondeur, rencontra un pavage en mosaïque. Les fouilles, qui s'annonçaient comme devant être longues, furent achevées grâce à une subvention du ministère de l'instruction publique. Elles ont mis au jour les substructions d'une basilique terminée, comme d'ordinaire, par un édicule demi-circulaire, et dont l'intérieur était entièrement recouvert

par un pavage en mosaïque.

Ce pavage mesure quarante-deux pieds de large et dans sa plus grande longueur cinquante-quatre pieds. Les pieds du public qui venait aux audiences ont usé les cubes blancs plus vite que les cubes noirs, dont la dureté est supérieure. Le centre du monument, où le public n'avait pas accès sans doute, et qui était peut-être protégé par une rampe, n'a pas subi cette usure. On y voit un grand carré aux angles extérieurs, duquel sont représentés des animaux. L'intérieur est occupé par quatre arcades, qui pouvaient abriter chacune vingt personnages. Celle de gauche et la suivante ont seules conservé ces représentations. Dans la première on voit un homme debout, portant un masque en forme de tête de chien ou de loup. Il a dans la main une houlette et sous le bras une cornemuse. Il semble s'adresser au deuxième personnage dont il ne reste plus que la moitié.

M. Alex. Bertrand, au même temps qu'il donnait communication d'une note de M. Voulot sur sa découverte, plaçait sous les yeux de l'Académie deux dessins soigneusement exécutés, reproduisant, l'un l'ensemble de la mosaïque, l'autre le grand cartouche

CHOSES ET AUTRES

Il a neigé à la Malbaie lundi matin.

Le prince Napoléon doit lancer, paraît-il, un nouveau

Un nouveau traité de commerce vient d'être conclu entre la France et l'Allemagne.

Une dépêche de Damiette (Egypte) annonce la mort de Mgr Lion, archevêque de cette ville.

Le refus de lord Coleridge de visiter Toronto a créé en cette ville le plus vif mécontentement.

Il est certain qu'un délégué sera envoyé de Rome pour régler la question de l'Université-Laval.

C'est à Kingston que se tiendra, demain, la convention des médecins du Canada.

Plusieurs jeunes filles ont pris le voile, la semaine dernière, au couvent des Carmélites, à Hochelaga.

Le gouvernement anglais a accordé à l'écrivain et poète Matthew Arnold, une pension annuelle de £250.

La corvette Canada, à bord de laquelle se trouve le prince George de Galles, est arrivée à Québec.

On dit que M. John Gibb Ross, le richissime marchand de bois, de Québec, remplacera probablement feu l'hon. D. E. Price au sénat. On assure qu'au mois de juin prochain le bassin de

radoub de Lévis sera un fait accompli et prêt à recevoir des navires. Durant le dernier exercice financier, il a été vendu

aux Etats-Unis dix-neuf millions d'acres de terres fédé-

Le prince de Galles a accepté, de M. E. Longfellow, la peinture représentant la résidence à Cambridge du célèbre poète américain Longfellow.

M. L.-A. Sénécal a intenté une action de première classe en Cour Supérieure contre la compagnie du chemin de fer des Laurentides.

Toute la famille d'Orléans assistera aux obsèques du comte de Chambord. Le nonce papal, Mgr Vanutelli, sera l'officiant.

Les prix remportés au concours de l'Association de tir du Canada seront présentés aux vainqueurs par Son Altesse Royale la princesse Louise, demain.

La plaque, sur le cercueil du comte de Chambord, porte l'inscription suivante : " Henri V, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre."

C'est dimanche prochain, à 8 h. du matin, à Nazareth, que M. l'abbé Lévesque recommencera ses intéressantes instructions. Avis aux jeunes gens.

Le général de Charette a convoqué une réunion des ex-zouaves pontificaux, et leur a annoncé que le comte de Paris aurait son appui.

Plusieurs personnes soupçonnées d'avoir trempé dans les complots fomentés par l'infâme Carey viennent d'être arrêtées en Irlande.

L'hon. M. Irvine a dû s'embarquer la semaine dernière à Liverpool, sur le steamer de la ligne Allan, pour revenir au Canada, après une absence de quelques semaines.

Vendredi soir a eu lieu le bal offert aux officiers de la frégate américaine Vandalia, par les citoyens de notre ville. On fait bien les choses à l'hôtel Windsor. La fête a été splendide sous tous rapports.

Lord et lady Carnarvon sont arrivés à Québec samedi après-midi, par le steamer de la ligne Allan. Les nobles voyageurs ont été reçus par le marquis de Lorne, dont ils sont les hôtes à la citadelle de Québec.

Nous apprenons que M. Paul Wiallard, avantageusement connu au Canada depuis de longues années, vient d'être nommé professeur de déclamation au collège Ste-Marie.

La seconde exposition annuelle de chiens, tenue par l'association des amateurs de Montréal, aura lieu en novembre, au "Victoria Skating Rink." Le concours est ouvert au monde entier.

Sous peu on introduira à Québec le système d'éclairage par la lumière électrique. Plusieurs grands établissements, qui paient des sommes fabuleuses à la compagnie du gaz, se proposent d'en faire l'essai.

Le marquis de Lorne sera nommé membre de la Chambre des Lords après son retour en Angleterre. Le marquis est toujours sûr de passer à la Chambre haute, comme duc d'Argyle, après la mort de son père.

Lundi soir, M. Auguste Vermond, député à l'assemblée nationale de France, a été reçu membre honoraire des sociétés de secours mutuels et de bienfaisance des Français à Montréal. M. Vermond a fait don de \$20 aux deux sociétés.

M. Rollo Campbell, autrefois de Montréal et maintenant à New-York, est en promenade ici pour quelques jours. M. Campbell occupe parmi nos compatriotes à l'étranger une place distinguée à la fois comme homme d'affaires et littérateur.

L'évacuation de l'Egypte par les troupes anglaises n'aura probablement pas lieu au mois de septembre, ainsi qu'il avait été réglé. Des nouvelles reçues du Soudan annoncent que le faux prophète est plus fort que

Le traité de paix entre la France et l'Annam a été signé à Hué, le 21 d'août. Pendant le bombardement des forts sur la rivière Hué, les habitants de la ville se sont rendus au palais impérial pour forcer l'empereur à se rendre.

La presse associée de la province de Québec a organisé une excursion aux provinces maritimes. On partira de Québec lundi, le 10 septembre, pour revenir le samedi suivant. Les excursionnistes s'arrêteront à Saint-Jean, Halifax et à l'Ile du Prince-Edouard.

Une grande fête a eu lieu dans les jardins des Tuileries, à Paris, sous le patronage de la presse française. Les recettés, qui se sont élevées à la somme de \$60,000, sont destinées à venir en aide aux victimes du tremble ment de terre d'Ischia. Il y avait une foule énorme.

Les traversées d'Amérique en Europe deviennent de plus en plus rapides. Le vapeur City of Rome, de la ligne Anchor, parti de New-York le 18 août, est arrivé à Queenstown le 25, à neuf heures, ayant fait la traversée en six jours, vingt heures et trente-trois minutes.

Il y aura les 18 et 19 septembre prochain, à Boston, une cinquième convention des Canadiens-Français de l'Etat de Massachusetts. M. l'abbé Tanguay, d'Ottawa, M. Louis Fréchette et M. Alphonse Desjardins, M.P., de Montréal, ont accepté des invitations à cette conven-

On annonce qu'une exposition agricole et indus trielle aura lieu à Caughnawaga, dans le courant de ce mois. Les sauvages prennent beaucoup d'intérêt à ce concours et préparent des amusements pour attirer les visiteurs. Il y aura courses en canot d'écorce, danses de guerre et parties de crosse avec les sauvages des autres réserves.

Les restes mortels du comte de Chambord ont été transportés dimanche de Frohsdorf à Goritz, où ils seront inhumés. Ils ont été suivis par toute la population de Frohsdorf. S'il faut en croire les dépêches télégraphiques, le comte de Chambord aurait prescrit dans son testament qu'il ne voulait pour aucune raison que ses restes mortels fussent jamais rapportés en France.

Le Monde, de Paris, publie la nouvelle suivante : " Nous sommes en mesure d'annoncer que la Propagande a informé le R. P. Jacques-Joseph Carbey, de l'ordre des Frères Prêcheurs, de sa nomination à l'évêché de Hamilton, au Canada, province d'Ontario. Ce nouvel évêque, actuellement le compagnon du maître général des Révérends Dominicains, est une illustration de son Ordre."

On télégraphie de Paris le 28 août : " La nuit dernière, tous les murs de la capitale ont été couverts de placards proclamant le comte de Paris roi de France, sous le titre de Louis-Philippe II. Dix milliers de ces placards ont été enlevés par la police. Dans plusieurs quartiers, les agents ont rencontré de la résistance de la part des gens attroupés devant ces placards. Jusqu'à présent, on n'a pu découvrir les personnes qui les ont fait afficher."

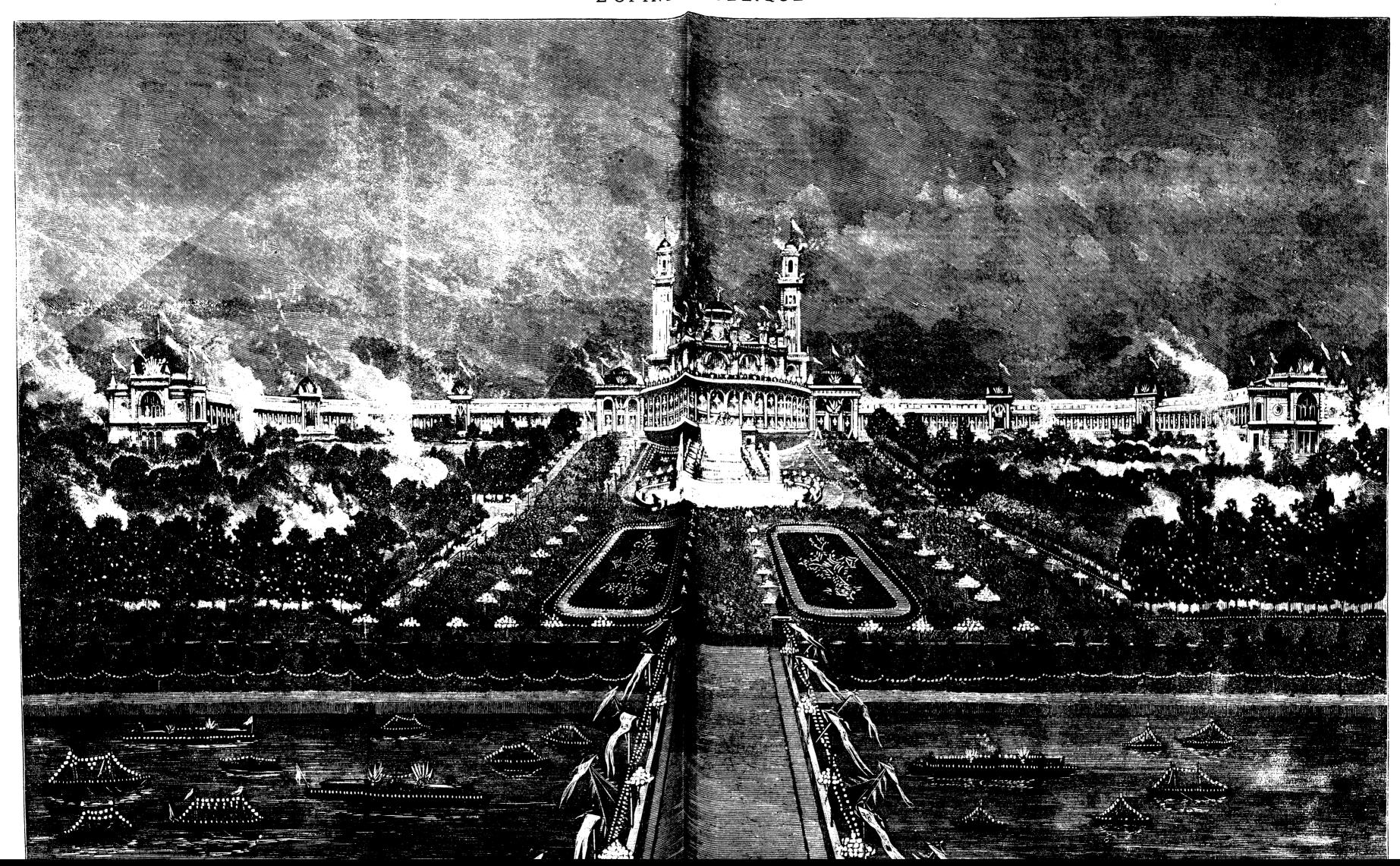
Messieurs.-Je fais usage depuis quelque temps de amers de Houblon pour les maladies du foie et de la vessie. Ce remède a opéré une cure que quatre médecins n'avaient pu obtenir. Son effet m'a paru comme magique.—W. L. CARTER.

M. le préfet passe la revue des pompiers à la cam-

pagne.

—Très bien! dit-il, belle tenue! beau corps!... Mais que vois-je sur la poitrine du numéro 3? Sortez des rangs, numéro 3. C'est sans doute dans un incendie, et par quelque acte héroïque, que vous avez mérité

cette médaille? Excusez-moi, notre préfet... C'est ma vache qui a gagné ça à l'exposition agricole!



L'OPINION PUBLIQUE

LES DEUX TOMBES

Deux anges désolés pleuraient sur deux tombeaux:

- "Seigneur, vous le savez, ces jeunes gens si beaux,
- " Courageux combattants, amants de la prière,
- " Auraient été l'honneur de votre sanctuaire
- "Ils brûlaient de donner, Benjamins du saint lieu, "Leur vie et leur amour à l'église de Dieu."
- " Pourquoi, dit l'un, sitôt frapper l'arbuste
- "Où ces deux fleurs allaient s'épanouir?
- L'autre reprit : " comment est mort ce juste?
- " Quel est l'espoir qui va s'évanouir?
- " Joyeux, comme l'oiseau qui voit le jour renaître,
- " Eugène était plus jeune, avide de connaître, " Plein d'ardeur pour l'étude, et d'entrain pour le jeu,
- " Son aîné préférait, assis au coin du feu,
- " Le sein de la famille, et sa paisible joie
- "Aux to irnois éclatants où l'esprit se déploie.
 "Tous deux aimant leur famille et leur Dieu,
 "Tous deux aimés, et méritant de l'être,

- " Eussent été la gloire du saint lieu,
 " L'orgueil de ceux qui les avaient vus naître."
- " Le ciel était serein, l'atmosphère était chaude,
- "Le zéphir agitait le tapis d'émeraude
- " Et la vague endormie où couraient deux vaisseaux.
- "Le vent s'élève, il souffle, il agite les eaux,
 "La mer les engloutit!!!....Caché sous la feuillée
 "L'oiseau chantait toujours.... La mère inconsolée
 "Sur le rivage appelait ses enfants.
- " Pour les garder du vent et des orages
- " Dieu recueillit ces fleurs à leur printemps.
- " Inclinons-nous! car ses arrêts sont sages."

L'ange se tut; Jésus leur prépara deux trônes Et sa main sur leur front déposa des couronnes

Eugène aimait son frère, et son frère l'aimait, Sentiment qui charmait leur vie et l'embaumait. L'un pour l'autre a vécu; leurs anges étaient frères, Semblables leurs travaux, communes leurs prières Ces frères regrettés s'aimaient si tendrement Qu'ensemble ils ont vécu, que dans le même instant La mort cruelle a fini leur carrière. Lorsque l'on vit l'abîme s'entrouvrir Il fut touchant à cette heure dernière De voir leurs bras s'enlacer pour mourir.

Vous qui pleurez Emile, enlevé par la mort, Condisciples chéris qui regrettez son sort, Ecoutez les conseils que du fond de sa tombe Nous donne cet ami, qui si jeune succombe.

- "Le fruit n'était pas mûr, quand Dieu l'a moissonné "J'étais jeune et riant, d'amis environné, "Ce fût hier que je quittai la plage,

- " Déjà je vois les murs noirs du tombeau;
- "C'est que la mort ne respecte pas l'âge "Car elle abat le chêne et le roseau."

Eugène à son tour dit : " Amis ne pleurez plus :

- 'Aujourd'hui vos amis au séjour des élus
- " De leur amour pour Dieu goûtent la récompense.
- " Sachez que pour qui l'aime en vain la mort s'avance : " Il est brillant de calme et de sérénité,
- " Car au bord de la tombe il voit l'éternité.
- " La mort est douce aux âmes innocentes C'est un sentier dont le ciel est la fin;
- " Oh, mes amis, vos prières puissantes
- "Ont abrégé la longueur du chemin!"

Un ami de collège,

GUSTAVE LABINE.

LE MOULIN ROUGE

PROLOGUE LE MARIAGE DE LASCARS

 $\mathbf{x}\mathbf{I}$

LE PROLOGUE DU DRAME

Le baron de Lascars consulta sa montre, elle marquait huit heures et quart.

-J'ai du temps devant moi, murmura-t-il, je puis affronter la cohue.... j'en sortirai toujours avant que la tragédie com-

Il allait s'enfoncer résolument dans la foule, quand il lui sembla sentir une légère secousse aux environs de son gousset.

Il y porta la main.

Sa montre venait de disparaître. Il regarda devant lui, et il se vit en face d'un grand gaillard de vilaine mine, qui sifflottait et tournait ses pouces d'un air indifférent et dégagé.

Bon! pensa Lascars merveille.

Il se pencha vers le personnage patibulaire et lui dit tout bas:

Je viens du Nord et j'arrive à Versailles.

L'homme, sans manifester le moindre étonnement, répondit :

Je suis de noce et je vais au feu.

- Puis il aiouta: -Tiens, vous en êtes, mon officier! si j'avais su je ne l'aurais pas prise, on se doit des égards entre confrères.... Faut-il
- vous la rendre? -Inutile, répliqua Lascars.
- -Comme ça, vous me la donnez? grand merci!
- —Oui, je te la donne, mais à une condition....
- -Laquelle?

-C'est que tu vas me dire où se trouve Huber en ce mo-

Rien de plus facile. Quand j'ai quitté le maître, il n'y a pas dix minutes, il était avec Macaroni, à deux cents pas d'ici, sur la droite, à l'angle du fossé, auprès de ce poteau qui porte un gros lampion, il doit y être encore, mais vous aurez plus de peine que vous ne croyez à arriver jusqu'à lui, plus l'on avance et plus c'est épais : c'est tout au plus si une couleuvre viendrait à bout de se faufiler là-dedans.

Eh bien! peut-être pourras-tu m'apprendre ce que j'ai besoin de savoir?

-Si je le peux, regardez la chose comme faite.

-Etais-tu, hier soir, au cabaret de Sauvageon.

-J'y étais....je suis un des dix lapins. Bergamotte, pour

-Alors, tu dois savoir si les ordres donnés à Huber sont exécutés.

Je sais que les escouades, au grand complet, se trouvent présentement sur la place où nous sommes, bien en ordre, aux bons endroits, et que tout à l'heure on rira. Est-ce ça qu'il

-Oui.

-Vous n'avez pas autre chose à demander?

-Pas autre chose, et comme tu me paraîs un gaillard intelligent, prends ces deux louis et bois-les à ma santé quand la besogne sera faite!

Dieu bénisse la main qui m'étrenne! répliqua Bergamotte en empochant l'argent; mon officier, je garderai votre montre tout ma vie afin de n'oublier jamais l'heure où je viens d'avoir l'avantage de faire votre connaisance.

Les courts renseignements donnés par le coquin en sous-ordre suffisaient à Lascars. Huber, ses lapins et ses bandits étaient là, n'attendant que le signal. Donc rien ne pouvait plus empêcher le drame nocturne de dérouler ses péripéties sanglantes.

En conséquence, le baron ne donna point suite à sa première idée, et au lieu de s'enfoncer au plus épais de la multitude, il battit en retraite jusqu'à l'angle de la nouvelle rue Royale, il s'adossa à l'une des colonnes qui soutiennent, aujourd'hui encore, les bâtiments du garde-meuble. Là, il rabattit sur ses yeux l'une des cornes de son vieux

chapeau lampion, afin de maintenir dans l'ombre la partie su-périeure de son visage; il croisa ses bras sur sa poitrine et il

Tandis que la foule s'entassait sur la place Louis XV, un prodigieux désordre et une dangereuse confusion régnaient dans la rue Royale que bordaient, sur toute l'étendue de son parcours, les échafaudages dont nous avons en endu Pauline Talbot parler à son père.

Cette voie, cent fois trop étroite milgré sa largeur, en une telle occurrence, était encombrée non sculement par la masse grossissante des piétons, mais encore et surtout par les équipages des dames de la cour et des gens de qualité qui se rendaient aux loges construites pour eux à l'entrée des Champs-Elysées, ou qui gagnaient l'hôtel magnifique nouvellement construit à côté du garde-meuble pour M. de La Reynière, fermier-général, lequel avait mis ses fenêtres à la disposition de nombreux invités appartenant au plus grand monde.

On devine quel terrible et effrayant pêle-mêle devaient produire ces chevaux excités par le bruit et les clameurs; ils piaf-faient au milieu d'une cohue qui ne parvenait point à s'entr'ouvrir pour leur livrer passage....

Déjà des femmes et des enfants venaient d'être écrasés sous les roues ou foulés aux pieds; déjà des affiliés à l'horrible complot coupaient les traits des attelages afin d'augmenter le désordre; des misérables déguisés en soldats par des uniformes d'emprunt lardaient à coups d'épée le poitrail des chevaux pour les contraindre à reculer, des hommes du peuple se jetaient à leurs naseaux, saisissaient les guides et s'efforçaient de faire retourner les voitures en arrière. Les roues s'accrochaient, les cochers juraient et distribuaient des coups de fouet à droite et à gauche, les laquais mettaient l'épée à la main, la populace avinée et furibonde chargeait d'injures les

seigneurs et les belles dames.... Ceci, d'ailleurs, n'était encore qu'un prologue, et c'est à peine si ce prologue faisait prévoir les horreurs du drame imminent.

M. Talbot et Pauline, entraînés par le flot qui s'était emparé d'eux presqu'au sortir de leur paisible demeure, avaient par-couru la ligne des boulevards toute entière, sans accident, sinon sans angoisses.

Les instinctives terreurs du vieillard augmentaient à chaque pas, et la jeune fille, étonnée d'abord, puis inquiète de se voir captive entre des murailles vivantes, de se sentir enveloppée et effleurée de tous côtés par des inconnus, commençait à partager ces terreurs dans une certaine mesure....

Elle ne songeait plus guère au feu d'artifice, et volontiers elle aurait donné beaucoup pour se retrouver assise à la porte du pavillon de briques rouges, sous les tilleuls du petit jar-din.... M. Talbot maudissait de tout son cœur la faiblesse avec laquelle il avait cédé follement aux désirs de son enfant

Vingt fois, chemin faisant, il eut la pensée de ne pas aller plus avant, de faire volte-face et de regagner sa demeure avec Pauline, mais un regard jeté autour de lui suffisait pour lui prouver combien un tel projet était irréalisable! Autant au-

rait valu entreprendre, dans un frêle esquif, de remonter le cours des cataractes du Niagara!...

La foule allait droit devant elle occupant toute la largeur des boulevards semblable à un fleuve majestueux coulant à

pleins bords entre des quais de granit....

Dans sa marche lente, mais continue, la force d'impulsion acquise était capable de lui faire renverser tous les obstacles, si quelque obstacle se fût opposé à son passage,

A la hauteur de la porte Saint-Denis, un homme tomba, foudroyé par l'apoplexie. Ceux qui marchaient immé

faire halte afin de relever le corps inanimé du moribond. Ce fut une tentative inutile. Le flot ne s'arrêtait pas, les profondes colonnes avançaient sans cesse, les foules succédaient aux foules, paralysant toute résistance individuelle, rendant impossible le temps d'arrêt même le plus court....

À peine le cadavre avait-il touché le sol qu'il fut submergé, et la multitude passa sur lui, le broyant sous ses pieds, comme au champ de hataille, les escadrons qu'emporte le galop rapide passent sur les soldats tombés...

Cependant, et après une marche d'une heure qui leur parut longue comme un siècle, Pauline et son père atteignirent l'entrée de la rue Royale.

Là commençaient les échafaudages, là s'étalaient les gradins construits par la spéculation et offrant au public un nombre

considérable de banquettes étroites, disposées en manière d'amphithéâtre.

M. Talbot respira et son âme oppressée fondit en une fer-

vente action de grâce.
Désormais le danger, croyait-il, n'existait plus, puisqu'il de-venait possible d'échapper aux redoutables étreintes du serpent populaire.

Déjà les gradins étaient singulièrement encombrés de spectateurs payants; néanmoins le vieillard vint à bout, moyennant une rétribution relativement considérable, de faire placer sa fille et de se placer lui-même auprès d'elle.

La hausse se manifestait depuis une heure, et le prix d'entree, fixé dans l'origine à la modique somme de cinq sous, atteignait maintenant le chiffre de trois livres.

-Nous sommes désormais hors d'affaire, se dit M. Talbot, et je jure bien de ne plus exposer Pauline aux risques que nous venons de courir! Dussions-nous passer la nuit entière sur cet échafaudage, nous ne quitterons l'endroit où nous sommes que

lorsque les rues seront libres et la circulation facile!....
Pauline oubliait ses terreurs passées et s'abandonnait naïvement à la joie du plaisir promis....

Neuf heures sonnèrent à l'horloge de l'hôtel des Invalides. Un coup de canon retentit sur l'esplanade...

En même temps une trainée de feu s'échappant de la loge où se trouvait la famille royale, s'épanouit dans les airs. Marie-Antoinette, de sa main blanche et fine, de cette main

destinée à porter tour à tour le sceptre des reines de France et la palme des martyres, venait d'enflammer la première fusée.... À ce signal attendu, la foule répondit par une acclamation

retentissante comme le tonnerre, et par un immense battement de mains..

-Applaudissez, peuple de fous! murmura Roland de Lascars, toujours adossé à l'une des colonnes du garde-meuble, réjouissez-vous! acclamez vos rois! Tout à l'heure la joie et l'enthousiasme cèderont la place aux plaintes et aux malédic-

tions! tout à l'heure, vous grincerez des dents!....

La fête commençait! des milliers de pétards éclataient avec fracas comme la mousqueterie de vingt régiments! des gerbes flamboyantes tourbillonnaient, se croisaient à travers l'é et semblaient mon ter jusqu'aux profondeurs infinies du firma-

Dans l'espace réservé autour des carcasses gigantesques de l'édifiee pyrotechnique, espace défendu contre les envahisse-ments de la foule par de solides barrières et par une double rangée de gardes françaises, les artificiers en sous-ordre, armés de lances à feu, allaient et venaient, prêts à se porter sur tous les points pour exécuter les instructions de leur chef.

Deux de ces hommes se rapprochèrent, ils étaient pâles et leurs yeux brillaient d'un fiévreux éclat, ils ne firent que passer l'un à côté de l'autre et ils échangèrent rapidement et à voix

- basse ces quelques mots :
 —Est-il temps d'agir !
- —A l'œuvre, donc!

−A l'œuvre! Le premier disparut derrière la statue de Louis XV, parmi

les échafaudages qui soutenaient le bouquet gigantesque.

Le second se dirigea vers des caissons remplis de plusieurs centaines de fusées destinées à jouer leur rôle tour à tour après

les pièces principales et à occuper les entr'actes. Quelques minutes s'écoulèrent.

Soudain, une clarté fulgurante, comparable pour l'éclat et l'intensité à cette lumière électrique que la science moderne fait jaillir de deux morceaux de carbone, illumina non seulement la place Louis XV, mais rayonna sur les Champs-Elysées et sur Paris entier.

XII

LE DRAME

En même temps une véritable trombe de feu jaillit vers le ciel avec un formidable accompagnement de coups de canons, et de flammes rouges, d'un sinistre, flammes d'incendie ne faisant point partie du feu d'artifice, enveloppèrent de toutes parts la statue équestre du roi,

Le bouquet, qui ne devait être tiré que beaucoup plus tard, éclatait, et les toiles peintes, ajustées sur des charpentes et formant la décoration architecturale du temple de l'hymen, étaient em brasées

Une main malfaisante venait de causer ce désastre, il était impossible d'en douter. L'artificier en chef s'arrachait les cheveux et poussait des rugissements de douleur et de colère....

La foule de curieux, au contraire, prenait l'incendie du temple pour une circonstance de spectacle, et trouvant splendide l'étuption du volcan, se remit à battre des mains. Cette joie fut de courte durée.

Une mèche à feu s'approcha des caissons dont nous avons parlé et qui regorgeaient de fusées volantes. Ces fusées s'animèrent aussitôt, comme une cohorte de rep-

tiles ailés et flamboyants.... Elles prirent leur vol, entraînant avec elles les lourdes baguettes qui leur servaient de contre-poids, mais au lieu d'opérer leur ascension en ligne perpendiculaire, pour accomplir ensuite dans l'espace d'élégantes paraboles, elles s'élancèrent horizontalement, semant une pluie brûlante d'étincelles sur les têtes effarées, enfin meurtrissant et tuant ceux qu'elles heurtaient au passage, et faisant explosion au plus épais des masses

Il n'en fallait pas tant pour porter l'épouvante à son paro-

Cette épouvante devint du délire, lorsque soudain, sur tous les points de la place Louis XV, on entendit des clameurs féroces se mêler aux cris de terreur et les dominer; lorsqu'on vit des hommes à visages de bandits, taire étinceler les lames nues de longs couteaux commander la nilla

d'une mort immédiate quiconque tenterait de leur résister. Les lapins de maître Huber et leurs dignes acolytes se mettaient à la besogne!

Alors commencerent des scènes à tel point effrayantes et monstrueuses, que devant elles la pensée recule avec horreur.... en présence de souvenirs de cette nature, le roman doit se taire et céder la place à l'histoire.

Les témoins oculaires, dont les mémoires du temps nous ont conservé les notes, racontent les tragiques événements de la nuit du 30 mai avec une simplicité, et en même temps avec un pathétique, que ne sauraient surpasser les récits les plus habilement composés au point de vue de l'intérêt drama-

tique. Nous renvoyons donc nos lecteurs aux chroniqueurs de la

fin du dix-huitième siècle, et nous allons nous borner à tracer

un rapide précis des faits principaux

La foule, assaillie à la fois par les fusées et par les bandits, par le feu et par le fer, essaya de fuir, et cent mille personnes se tournèrent à la fois vers la rue Royale.... un grand nombre n'y devaient jamais arriver vivantes!

Nous avous parlé des garde-fous placés par les ordonnateurs

de la fête autour des excavations profondes subsistant sur les bas-côtés de la place Louis XV. Ces garde-fous, trop faibles pour résister longtemps à la pression formidable que les masses exerçaient sur eux, se rompirent.

Alors des centaines de malheureux s'engloutirent au fond des gouffres et s'y brisèrent, en poussant des cris d'agonie et des gémissements désespérés.

De minute en minute, de seconde en seconde, à chaque mouvement des flots populaires, le nombre des victimes augmentait; des monceaux de cadavres s'ajoutaient aux cadavres; des corps meurtris et palpitants grossissaient l'hécatombe humaine.

La nouvelle de ces engloutissements effroyables se répandit en quelques secondes d'un bout à l'autre de la place.

Alors le tumulte et la confusion, qui semblaient cependant

avoir atteint leur apogée, grandirent encore... Dans la crainte d'être poussés par le courant du côté des ex-

cavations meurtrières, un grand nombre de spectateurs, inoffensifs jusqu'à ce moment, mais n'écoutant plus que l'instinct égoiste et souvent féroce de la conservation, mirent l'épée à la main, frappèrent tous ceux qui les pressaient, et se frayèrent une route sanglante vers un salut douteux.

Au milieu de cette confusion épouvantable, les bandits faisaient leur œuvre et travaillaient en conscience.... excités par l'eau-de-vie, par la soif du gain, par les ordres qu'ils avaient reçus, et aussi par leur brutalité naturelle, ils poignardaient les hommes avant de les dépouiller; ils arrachaient les oreilles des femmes pour s'emparer des anneaux d'or et des pandeloques de pierres précieuses, ils tranchaient les doigts pour s'emparer plus sûrement des bagues. Un grand nombre de malheureuses moururent, après plusieurs jours de souffrances, des suites de ces horribles blessures.

Ces scènes de violence ne se concentraient point dans l'en-ceinte de la place Louis XV;—elles se continuaient dans les rues, sur les ponts, et jusque dans les Champs-Elysées, où l'on assassina des femmes, des enfants, des vieillards!

Nous avons laissé Pauline Talbot et son père, tranquilles et se croyant en sûreté, sur l'un des échafaudages de la rue

Lorsqu'éclatèrent les premières clameurs qui précédaient la catastrophe, lorsque la boucherie commença, lorsque le souffle de la mort passa visiblement sur la multitude décimée, la jeune fille, tremblante, éperdue, se serra contre son père comme pour chercher dans ses bras un asile inviolable, cacha dans ses deux mains son visage baigné de larmes et s'efforca de fermer ses oreilles aux plaintes déchirantes, aux cris d'angoisse, aux râles d'agonie qui lui brisaient le cœur.

M. Talbot, dont l'un des bras passé autour des épaules de sa fille, la soutenait en l'enveloppant, sentit tout à coup le corps

souple de la pauvre enfant frissonner et se raidir.

Il regarda Pauline. Elle était plus pâle qu'un linceul, ses paupières battaient de l'aile sur ses pupilles renversées. On eût dit que la vie allait l'abandonner

—Ma Pauline, ma fille chérie... s'écria le vieillard avec épouvante, que se passe-t-il en toi? souffres-tu?... soutienstoi!.... reprends courage!.... le spectacle auquel nous assistons est affreux, mais le danger n'est pas pour nous....

—Mon père.... balbutia la jeune fille.... mon père, je me sens mourir.... Oh! pourquoi, pourquoi sommes-nous venus

M. Talbot allait répondre.

Il n'en eut pas le temps.

(La suite au prochain numéro.)

LE DRAPEAU

-Voyez-vous, disait souvent le vieux capitaine Fougerel en frappant sur la table, vous ne savez pas, vous autres, ce que c'est que le drapeau. Il faut avoir été soldat; il faut avoir passé la frontière et marché sur des chemins qui ne sont plus ceux de France; il faut avoir été éloigné du pays, sevré de toute parole de la langue qu'on a parlée depuis l'enfance; il faut s'être dit, pendant les journées d'étapes et de fatigue, que tout ce qui reste de la patrie absente, c'est ce lambeau de soie aux trois couleurs françaises qui clapote, là-bas, au centre du bataillon; il faut n'avoir eu, dans la fumée du combat, d'autre point de ralliement que ce morceau d'étoffe déchirée pour comprendre, pour sentir tout ce que renferme dans ses plis cette chose sacrée qu'on appelle le drapeau. Le drapeau, mes pauvres amis, mais, sachez le bien, c'est contenu dans un seul mot, rendu palpable dans un seul objet, tout ce qui fut, tout ce qui est la vie de chacun de nous : le foyer où l'on naquit, le coin de terre où l'on grandit, le premier sourire d'enfant, le premier amour de jeune homme, la mère qui vous berce, le père qui gronde, le premier ami, la première larme, les espoirs, les rêves, les chinères, les souvenirs; c'est toutes ces joies à la fois, toutes enfermées dans un mot, dans un nom, le plus beau de tous : la patrie. Oui, je vous le dis, le dra-Peau, c'est tout cela; c'est l'honneur du régiment, ses gloires et ses titres flamboyant en lettres d'or sur ses couleurs fanées qui portent des noms de victoires; c'est comme la conscience des braves gens qui marchent à la mort sous ses plis ; c'est le devoir dans ce qu'il a de plus sévère et de plus fier, représenté dans ce qu'il a de plus grand : une idée flottant dans un étendard. Aussi bien, étonnez-vous qu'on l'aime, ce drapeau parfois en haillons, et qu'on se fasse, pour lui, trouer la poitrine ou broyer le crâne. Il semble que tous les

cœurs du régiment tiennent à sa hampe par des fils invisibles. Le perdre, c'est la honte éternel. Autant vaudrait souffleter un à un ces milliers d'hommes que de leur arracher, d'un seul coup, leur drapeau. Non, non, cent fois non, vous ne comprendrez jamais ce que peut souffrir un homme qui sait que son drapeau est demeuré, comme une partie intégrante du pays, aux mains de l'ennemi. C'est une idée fixe qui dès lors le torture et le déchire : "Le drapeau est là-bas! Ils l'ont pris; ils le gardent!" Nuit et jour il y songe, il en rêve, il en meurt parfois. Qu'est-ce qu'un drapeau? me direz-vous; un symbole... Et qu'importe qu'il figure, ici ou là, dans une revue ou une apothéose? Symbole, soit; mais tant que l'espèce humaine aura besoin de se rattacher à quelque croyance saine, mâle et vraie, il lui en faudra encore de ces symboles dont la vue seule remue en nous, jusqu'au profond de l'être, tous les généreux sentiments, tout ce qui nous porte vers le dévouement, le sacrifice, l'abnégation et le

Quand il avait ainsi parlé, le capitaine Fougerel retombait bientôt dans un mutisme somnolent qui lui était habituel. C'était d'ordinaire un homme triste. accablé, pensif, courbé par l'âge, il est vrai ; et dans le petit café de Vernon où il venait chaque soir lire les journaux de Paris en prenant son gloria, on n'entendait que rarement sa voix, et dans les grandes occasions. Depuis de longues années, Fougerel avait adopté le Café de la Ville, au coin de la ruelle qui longe l'église. Il-y venait après dîner, chaque soir, au même moment, s'asseyait toujours à la même table, y demeurait le même nombre d'heures et se retirait à la même minute pour regagner son logis, situé près de là, dans la vieille rue Saint-Jacques. La table où il s'asseyait n'avait jamais d'autre occupant que lui. Que si, avant l'arrivée de Fougerel, un voyageur de commerce, nouveau venu à Vernon, ou un passant s'assevait dans le coin où l'ancien soldat se tenait d'habitude, le garçon de café s'approchait doucement et, tout bas, disait :

-Il est impossible que vous restiez à cette table,

monsieur : c'est la table des capitaines.

La table des capitaines était célèbre dans le Café de la Ville, et quoique Fougerel y vînt seul, elle avait gardé cette dénomination en souvenir d'un autre soldat, le compagnon de Fougerel, qui, lui aussi, au temps passé, s'asseyait chaque soir devant cette table de marbre. Vernon les avait vus, pendant longtemps, toujours au même endroit, dans ce café, roulant sous la paume de leurs mains les dominos qui rendaient, sur le marbre, leur bruit d'osselets, ou faisant flamber au-dessus de leur demi-tasse une couche légère d'eau-de-vie et regardant, sans dire un mot, cette flamme qui s'éteignait bientôt, sans force, comme s'éteint un vieillard. Ils n'étaient ni grognons, quoiquoi vieux, ni maussades; mais ils ne se livraient et ne causaient cependant point volontiers. Leurs propos, où revenaient si souvent les souvenirs d'autrefois, les échos des journées de bataille, les visages d'amis maintenant disparus, leur suffisaient. Leur amitié leur tenait lieu de tout au monde, et, quoique peu fortunés et déjà atteints des maux de l'âge, ils se trouvaient heureux.

Fougerel et Malapeyre, comme s'appelaient les deux capitaines, étaient depuis longtemps de vieux amis. Ils s'étaient connus au même régiment de ligne et presque en même temps, ils avaient passé dans le même bataillon des grenadiers de la vieille garde impériale. Fougerel était Normand, engagé volontaire, parti tout jeune du pays, Pressagny, un petit village des environs de Vernou, qui porte, ou ne sait pourquoi, le surnom de l'Orgueilleux—et se battant bravement, n'épargnant, en campagne, ni son sang, ni sa peine, il avait, à la pointe de la baïonnette et de l'épée, conquis les épaulettes de

Malapeyre avait fait de même, arrivant au même but par les mêmes chemins. Fils d'un pêcheur de Lormont, près de Bordeaux, comme Fougerel était né d'une famille de fermiers normands, il avait voué sa vie à cette France que Napoléon Ier lançait alors—éperonnant jusqu'au sang ce cheval de bataille-dans toutes les aventures et toutes les guerres. Il avait trouvé, au bout de cette existence de labeur, une épée de capitaine, la croix d'honneur et une modeste pension de retraite, à peine de quoi vivre; mais, toujours comme Fougerel, Malapeyre se souciait peu de vivre ou de mourir. Côte à côte, ces braves gens avaient fait, en soldats résolus, les dernières campagnes de l'empire. Ils s'étaient battus à Smolensk, à Leipzig, en Allemagne, en France, et, après le retour de l'île d'Elbe, ils avaient versé leur sang à Waterloo, dans la partie suprême de l'ambitieux aux abois. Chacun des deux capitaines avait fait là tout ce que peut faire un homme pour ne point survivre. Blessés tous deux, laissés pour morts, ils étaient tombés avec les derniers carrés, leurs habits bleus entourés d'un monceau d'habits rouges. Puis, au lendemain de leur convalescence, ils avaient trouvé un roi assis sur le trône impérial qu'ils avaient si longtemps soutenu de leurs vaillantes mains, le drapeau blanc flottant à la place du drapeau tricolore, des uniformes nouveaux, une cocarde nouvelle, des Suisses qui nommaient les soldats de Milhaud ou de Ney des "brigands de la Loire." Un rêve écoulé. Les deux amis se regardèrent

alors en hochant la tête. A quarante ans, en pleine vigueur, ils se réveillaient comme d'un songe et se trouvaient licenciés, sans état, sans espoir, avec une maigre pension de retraite qui leur payait avec avarice le prix de leurs blessures. Que faire? Et quelle existence allaient mener dans cette France nouvelle ces deux soldats devenus suspects, bonapartistes pour les uns, jacobins pour les autres?

Fougerel et Malapeyre se consolèrent en se disant que la royauté des Bourbons ne pouvaient durer, et qu'il suffisait d'attendre. Alors ils cherchèrent, dans ce grand pays pour lequel ils avaient tant et si bien combattu, un coin où se réfugier, où se reposer et patienter.

Voilà vingt ans qu'ils avaient quitté, l'un ses pommiers normands, l'autre ses vignes bordelaises, vingt ans qu'ils menaient, à travers le monde, la vie des chevaliers errants, toujours cheminant, jamais au repos, vainqueurs et vaincus, entrant, musique en tête, dans les capitales conquises, et disputant, le lendemain, au Cosaque et au Prussien la terre de France toute trempée de sang français. Vingt ans de courses et de combats. En vingt ans, les foyers se vident et les vieux parents disparaissent. Ni l'un ni l'autre des deux amis ne retrouvèrent trace du passé. A la place de la petite maison de Lormont où il était né, Malapeyre rencontra une auberge nouvellement construite, qui servait de relais à la diligence de Bordeaux.

Lorsqu'il demanda, à Pressagny, des nouvelles de ses parents, Fougerel vit des gens qui interrogeaient leur

mémoire et qui disaient :

-Oui, j'en ai entendu parler. Ils ont quitté le pays pour s'établir à Pacy, et ils y sont morts.

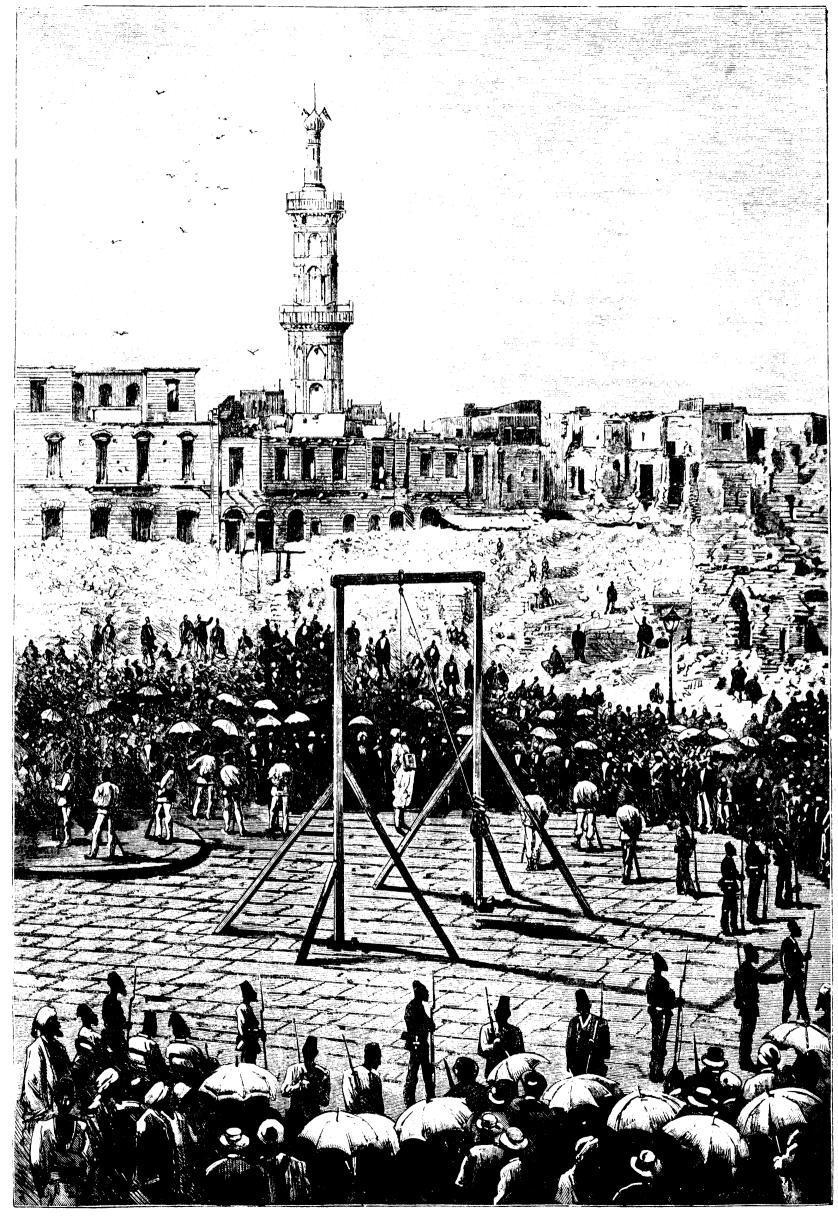
C'était tout ce qui restait aux deux amis : des noms sur une pierre, dans quelque cimetière de village. Aussi bien, se voyant inutiles et se sentant bien seuls dans le monde, ils résolurent de continuer coude à coude, comme des soldats dans le rang, le chemin de la vie. Ils ne se quittèrent plus. Fougerel décida Malapeyre à habiter le pays normand, et, choisissant leur logis dans cette calme et charmante petite ville de Vernon, ils y associèrent leurs deux médiocrités bien peu dorées, et parvinrent, habitués qu'ils étaient depuis longtemps aux privations, à en faire une sorte d'aisance. C'était le repos absolu après l'absolue agitation. Quelle vie différente que cette vie nouvelle! Les années s'écoulaient en journées longues comme des veillées d'hiver, remplies par les mêmes occupations, les mêmes causeries et les mêmes promenades. La ville, avec ses rues pittoresques, où çà et là apparaît quelque vestige du passé, est de celles où il fait bon de s'arrêter pour prendre quelque repos. Tout y invite à une halte neureuse. La Seine coule paisiblement sous le vieux pont de pierre. Des fumées saines, odorantes, sortent des toits de Vernon et de Veronnet, le village qui fait face à la ville, sur la rive opposée du fleuve ; de gais visages reposés se montrent aux fenêtres des maisons grises. Point d'agitation, point de fièvre. A peine quelques soldats du train, logés aux casernes, frappent-ils d'un talon plus bruyant le pavé de la ville. Cette population de rentiers, de vieux militaires retraités, d'amateurs de jardins, vit doucement sous l'atmosphère normande.

Je donnerais tous les cidres de l'Europe et de la vallée d'Auge pour deux tonneaux de notre Médoc, disait parfois Malapeyre à Fougerel; mais j'avoue qu'on vit à l'aise en Normandie et qu'on y vieillit avec

Les joies des deux officiers n'étaient pourtant pas excessives, et toutes leurs distractions consistaient à longer les boulevards, l'avenue de la Maisonnette, jusqu'au bout de cette route bordée d'arbres qui côtoie les charmilles du parc de Bizy, puis, continuant leur chemin, en s'arrêtant parfois pour tracer sur le terrain quelque plan d'une bataille que les deux amis discutaient, ils entraient dans la forêt et ne s'arrêtaient que sous les arbres superbes des Valmeux. Ils revenaient ensuite, toujours devisant, jusqu'à l'Hôtel d'Evreux, où ils prenaient pension, et, saluant en entrant les convives, ils s'asseyaient à la table d'hôte et écoutaient plus qu'ils ne parlaient. Repliant leur serviette, ils donnaient enfin un bonsoir collectif, se rendaient au café et attendaient là, en jouant aux dominos, que le premier coup de neuf heures se fit entendre à l'église. Aussitôt ils regagnaient leur logis, et après avoir pris leur bougeoir à terre, au bas de l'escalier, ils échangeaient une poignée de main et montaient chacun dans sa chambre, puis s'endormaient, rêvant aux conquêtes passées et aux victoires évanouies.

Au lendemain de Waterloo, ils comptaient, encore une fois, que le gouvernement des Bourbons ne serait que provisoire, et ils espéraient bien, un jour ou l'autre, tirer encore l'épée qui demeurait accrochée à leur chevet. Un vieux fond d'humeur républicain leur laissait croire que Louis XVIII ne règnerait pas longtemps. Cependant, les années passaient, disparaissaient; les deux capitaines se sentaient vieillir, et Charles X, après avoir succédé à Louis XVIII, continuait à régner.

-Allons, disait parfois Fougerel, c'est fini, vois-tu, mon vieux Malapeyre; nous ne commanderons plus aucune compagnie; il faut laisser la place aux plus in-gambes; les rhumatismes viennent, et puis on a pris



ALEXANDRIE. — EXÉCUTION DE SOLIMAN DAOUT, SUR LA PLACE DES CONSULS, LE 9 JUIN D'après une photographie instantanée de M. Fettel, à Alexandrie.

l'habitude de flâner : l'air de la caserne nous semblerait bien lourd! Adieu les beaux espoirs, mon pauvre ami. Nous mourrons capitaines, et rien que capitaines.

Ils hésitèrent un moment, après 1830, à reprendre du service. Mais, en réalité, ils s'étaient faits à cette existence placide, à leur coin d'habitude, à la fille souriante dont la tête brune apparaît entre deux pots de géranium, à la dame du café qu'on salue et qui vous respecte, à ces coups de chapeau de passants qui s'inclinent devant "les capitaines," à cet intime repos, à cet humble bonheur de tous les jours, à cette vie pénétrante qui berce l'homme en quelque sorte et endort son souci. Ils n'osèrent point quitter cela. Ils avaient dé-passé l'âge des aventures. Ne vivant que dans le temps d'autrefois, leurs souvenirs leur suffisaient. Après une première fièvre pleine de ferveur militaire, ils continuèrent donc, au lendemain de Juillet, à mener leur vie paisible, et on les vit, toujours souriants, silencieux et sympathiques, s'asseoir à la table d'hôte, à l'Hôtel d'Evreux et dans le Café de la Ville, à la "table des

Jules Claretie.

(A suivre)

LES AIGUILLES

On sait que la fabrication des aiguilles est un des exemples les plus curieux de la division du travail (l'aiguille passe dans les mains de 80 ouvriers différents). Si l'on veut bien remarquer que les aiguilles ne coûtent tout au plus que 10 francs le mille en moyenne, on arrive à cette conclusion que 8,000 opérations se trouvent rémunérées avec la somme de 1 franc.

Grâce aux progrès réalisés dans l'art de tréfiler l'acier, c'est surtout avec du fil d'acier fondu que les aiguilles se fabriquent depuis quelques années.

Le polissage est l'opération la plus longue quoiqu'on

en polisse un million à la fois.

Il exige cinq opérations qui se répètent chacune sept ou huit fois. Les aiguilles sont mises en rouleaux avec de petites pierres dures interposées et de l'huile de colza. Les petites s'écrasent peu à peu dans le moulin où les rouleaux sont agités, et c'est le frottement, le polissage dont les dernières opérations se font avec de l'huile seulement et du gros son.

Le tirage des aiguilles peut se faire en cinq opérations, et, après le brunissage, opération délicate et im-portante et qui donne le brillant, on fait la mise en

paquet.

C'est l'homogénéité du métal qui permet d'obtenir le beau poli.

C'est son élasticité jointe à sa dureté qui sont nécessaires pour faire de bonnes aiguilles. L'acier a été choisi, parce que seul, il possède ces trois qualités à un degré suffisant.

NOUVELLES DIVERSES

- -La Chine vient d'entrer en guerre contre la France.
- -On s'attend à des révélations étonnantes au sujet de complots tramés par lec dynamiteux en Irlande.
- -Trente-deux personnes sont mortes de la fièvre jaune durant la semaine dernière, à la Havane.
- -Une sauvagesse est morte, à Halifax, à l'âge de 111 ans.
- La barque Cathella, chargée de sucre pour Montréal, est échouée dans le détroit de Canso.
- -M. W. Champlain a tué un loup marin sur les bords de la rivière Saint-Charles, près Québec.
- -Les oiseaux de passage ont, dit-on, commencé à émigrer, ce qui serait le signe d'un hiver hâtif.
- -L'intensité du choléra en Egypte à diminué de six Pour cent depuis quelques jours.
- -Les victimes du choléra en Egypte se chiffrent jusqu'à ce jour par 27,318.
- -La construction du Pacifique absorbe actuellement \$100,000 par jour. Les travaux emploient 8,000 ou-
- -Au cours d'un duel qui a eu lieu à Lissa (Prusse) entre deux capitaines de l'armée allemande, un des ad-Versaires a reçu une blessure mortelle à l'abdomen.
- -Il a gelé en plusieurs endroits la semaine dernière environs de Québec, particulièrement à Saint-Raymond et à Pointe-Lévis.
- -Toutes les bêtes à cornes transportées de Montréal Angleterre, à bord du vapeur Ontario, ont été abat-

tues en arrivant à Liverpool, parce qu'on les supposait atteintes de la maladie connue sous le nom de "fièvre du Texas."

- -Le Transcript, de Boston, annonce que le chemin de fer de Denver et Rio Grande est offert en vente en cette ville pour le montant de sa dette.
- -Les troupes françaises, après la prise de Haidnong, ont poursuivi les Annamites pendant trois jours. Elles se sont aussi emparées du village de Rhubins.
- -La cour martiale chargée de juger les organisateurs des massacres d'Alexandrie, en a condamné treize à être pendus, deux à quatorze ans de travaux forcés et six à cinq ans.
- -Hilaire Balsan, le Français qui doit traverser les rapides du Niagara à la nage, a visité la chute et est reparti pour New-York dans la soirée. Il dit qu'il tentera l'aventure mais il refuse de dire la date.
- —A la Rivière du Loup, plusieurs familles ont faill être empoisonnées ces jours derniers en prenant des remèdes achetés d'un charlatan, espèce d'Américain qui passait en cet endroit.
- -M. H. Brimacombe, de la banque de Montréal, vient d'être frappé d'aliénation mentale, et il a été nécessaire de le faire transporter à l'asile de la Longue-Pointe.
- -Un journal de Paris, le Gaulois, prétend que le ministre des affaires étrangères de France a proposé au Japon une alliance offensive et défensive contre la Chine, mais que sa proposition aurait été rejetée.
- -La tradition juive veut que la race sémétique reprenne son rang pour ne plus perdre l'ascendant qu'elle a exercé un jour sur le monde. Cet événement serait présagé par de violentes persécutions. Décidément les Juifs doivent croire que les temps sont
- —Avant qu'O'Donnell, qui a tué le délateur Carey, ne fut amené pour subir son procès, il dit : " Je ne suis pas volontairement coupable d'un meurtre de propos délibéré, le meurtre a été commis dans un cas de légitime défense. Carey tira un pistolet de sa poche, je lui arrachai l'arme des mains et j'ai tiré sur lui.
- -A dater du 15 septembre le nouveau phare de l'île du Plateau, au large de la Pointe St-Pierre, à Gaspé, sera allumé. Le foyer lumineux, élevé à 75 pieds audessus du niveau des hautes eaux, sera visible dans un rayon de 44 milles.
- -M. Joseph Gendron a tué, dans un marais près de l'Ile Perry, au Sault-au-Récollet, un magnifique héron qui avait six pieds d'envergure. Il mesurait cinq pieds du bec aux pattes. Le volatile a été porté à un empailleur et il sera vendu à un hôtelier de la rue Craig.
- -Le capitaine Rhodes télégraphie de Salamanca (N.-Y.) qu'il traversera à la nage les rapides du Niagara le 10 septembre à 6 heures du matin, et demande des cautions au cas où il serait arrêté et que les médecins certifieraient qu'il est atteint d'aliénation mentale.
- -Frederick Mann, le meurtrier de la famille Cook, de Little Rideau, en est à sa deuxième tentative d'évasion. Le bandit est, comme on le sait, enfermé dans la prison de L'Orignal et subira son procès dans le cours de septembre courant.

On croit généralement, que l'article vendu commercialement sous le nom de peau de chamois, provient de cet animal. De fait il s'agit simplement de la partie de la peau du mouton, adhérant à la chair, trempée successivement dans de l'eau contenant de la chaux, et dans une solution d'acide sulfurique puis arrosée d'huile de poisson et soigneusement lavée dans une solution de potasse.

Silver Creek, N.-Y., fév. 1883.

Messieurs.

Etant très malade j'essayai tous les remèdes annoncés, mais sans aucun succès. Ayant entendu parler de vos Amers de Houblon par beaucoup de personnes, je me décidai à en faire l'essai, et à ma grande surprise je suis mieux et j'espère guérir complètement.

W. H. WELLER.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraiches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de Mogala, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente ches tous les Pharmaciens. Composé par M. James Pierce, M. A., Londres (Angleterre)

LES ÉCHECS

Montréal, 6 septembre 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPE, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

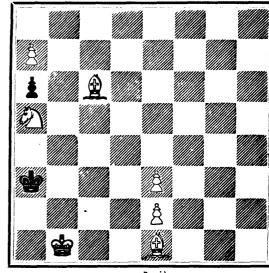
SOLUTIONS JUSTES

No 368.—MM. I. L., Saint-Jean; G. P., Arthabaska; Ed. L., Trois-Rivières; L. O. P., Eugène-M. Ladouceur, Sherbrooke; L. I. Tougas, Toronto; C. H. Provost, Ottawa; H. Bégin, S. Tudieu, O. Pigeon. V. Gagnon, Québec; Honoré M., Louiseville; Un ami, Saint-Hyacinthe; N. P., Sorel; N. H. Guérin, Pointe-Lévis; I. Lamoureux, Lowell; J. Dubé, E. Lafrenaie, P. Maurien, L. Dargis, D. Fabien, Montréal.

PROBLÈME No. 369

Composé par M. Léon Guinet

noirs.-2 pièces



BLANCS.—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU No. 368

Noirs 1 D 3 g C D 2 D fait échec et mat.

A la demande de plusieurs amateurs, nous publions aujour-d'hui la partie qui a valu à M. Rosenthal le prix Taylor, comme étant la plus brillante de la deuxième tournée du tournoi majeur de Londres.

PARTIE LOPEZ								
Blancs -M. Steinitz.	Noirs M. Rosenthal.							
1 P 4e R	1 l' 4e R							
2 C 3e F R	2 C 3e F D							
3 F 5e C D	3 C 3e F R							
4 P 3e D	4 F 4e F D							
5 P 3 · F D	5 D 2e R (1)							
6 Roquent	6 Roquent							
7 P 4e D	7 F 3e C D							
8 F pr. C	8 PC pr. F							
9 C pr. P	9 P 3e D (2)							
10 C pr. P	10 D pr. P							
11 C 4e C D	11 P 4e F D							
12 C 2e F D	12 F 3e T D							
13 T 1er R	13 D 5e T R							
14 P 3e F R (3)	14 P 4e D							
15 T 5e R	15 P pr. P							
16 P pr. P	16 C 2e D							
17 P 3e C R	17 D 6e T R							
18 T ler R (4)	18 T D 1er R 19 T 3e R							
19 F 3e R	19 T 3e R							
20 C 33 F D	20 C 3e F R							
21 C 4e C D	21 T R 1er R							
22 D 2e D	22 F 5e F D							
23 P 35 C D	23 F 4e T D							
24 C 2e F D	24 F 3e T D							
25 P 4e C D	25 F 2e F D							
26 P 5e C D	26 F 2e C D							
27 C 4e T D	27 C 4e T R							
28 C 5e F D (5)	28 C pr. P (6)							
29 C pr. T	29 T pr. C							
30 F 4e F R (7)	30 C 5e R (8)							
31 T pr. C	31 P pr. T							
32 F pr. F	32 P pr. P							
33 T ler R (9)	33 T 3e C R échec							
34 F 3e C R	34 T pr. F échec							
35 P pr. T	35 P 7e F échec							
36 R pr. P	36 Mat en 2 coups.							
NOT	. Eo							

(1) Anderssen, le créateur de cette défense, continuait par Roq que nous préférons beaucoup au coup du texte.

2) Sacrifice d'un pion que nous ne croyons pas solide, si l'adversaire joue correctement.

(3) Défense insuffisante; ils auraient dû jouer D 3e F R. (4) Si T pr. P, les Noirs auraient eu une forte attaque par T D ler R. La sortie de la T au 15e coup a été une perte de

(5) La continuation la plus sûre était D 2e C.
(6) Ce sacrifice est mauvais ; il s'explique par le fait que M.
Rosenthal s'est trouvé dans l'obligation de jouer 6 coups en 2 (7) Ce coup est un suicide. D 2e C ou P pr. C aurait laissé

l'adversaire sans ressource. (8) Très joli coup par lequel le champion français tourne

une défaite certaine en une brillante victoire.

(9) Il n'y a rien à faire; ils ne peuvent empêcher la T adverse d'entrer à 7e R ou à 3e C R.

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 19 août

Graveres: Toilette en voile (dos et devant)— Toilette de promenade.—Autre toilette en voile. - Layette (40 dessins). - Toilette d'inté ieur (devant et dos).

Texte: Explication des toilettes et des ou-vrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne —Fête de la Presse française au profit des victimes d Ischia.—Le Gant et la Main (suite et fin). —La Nina, reflet d'Ita-lie.—Patrons coupés.— Causerie financière. —Menus de la semaine. —Timbale milanaise. - Revue des magasins et de l'industrie.

Couverture : Récréations en famille.—Solutions des Récréations. - Petite correspondance. -Correspondance du docteur.—Avis di-

GRAVURE COLORIÉE: Trois toilettes, dont une d'en-

PATRONS ET BRODERIES.—1er Côté. Patron de la layette: Tablier.—Court pantalon.—Bras-sière.—Douillette.—Chemise.—Jackson.— Pelisse.— 2e Côté. Broderie: Dessin en broderie Richelieu.

Abonnement pour le Canada: Un an, \$6; six mois, \$3; trois mois, \$1.50. S'adresser à M Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec

Sommaire du "Monde Illustré" du 18 août

Texts: Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures: A Capri; M. Cot; M. Dubufe; la catastrophe d'Ischia; Ma grant'mère en l'an IV; le choléra au Caire; l'absinthe; le centenaire de Montgolfier.—Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Noces parisiennes: le Caniche (suite), par Alain Bauquenne-Chronique musicale, par A. de Lasalle.— Récréations de famille.—Le Monde financier.-Echecs, rébus et solutions.

Graveres : A. Capri, étude de M. John Sargent —M. Auguste Cot, peintre, récemment dé-cédé.—M. Edouard Dubufe, peintre, récemment décédé. — Ischia : Arrivée du roi Humbert à Casamicciola ; le roi Humbert visitant les ruines de Casamicciola.-Ma grand mère en l'an IV, dessin de M. Edelfelt. -Le choléra en Egypte : Destruction du café de l'Esbéki, où fut constaté le premier cas de choléra au Caire.—L'Absinthe, allégorie, par M. G. Darré.—Statue des frères Montgolfier, inaugurée à Annonay le 12 août.-Echecs.-Rébus

Abonnement pour le Canada: Un an, \$5.40; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

PSAUMES

(REVUS)

Ecoutez ceci, peuples qui m'entendez, prêtez l'oreille aux invalides du monde entier, les Amers de Houblon vous remettront en santé et vous rendront heureux.

- 2. Ce remède vous guérira tous et vous mettra sous les pieds la maladie et la souffrance.
- 3. Vous n'avez donc rien à craindre lorsque vous voyez votre famille malade, ou lorsque vous éprouvez vous-même la maladie de Bright ou de foie, parce que les Amers de Houblon peuvent vous
- 4. Petits et grands, riches et pauvres connaissent la valeur des Amers de Houblon, pour les maladies bilieuses, nerveuses et rhumatismales.
- 5. Purgez-moi avec les Amers de Houblon et je deviendrai robuste, et je jouirai d'une santé florissante.
- 6. Qu'il y ait maladie sur maladie, que je sois sérieusement atteint même d'une maladie des plus graves, je suis sûr d'en réchapper, si je fais usage des Amers de Houblon.
- 7. Depuis que j'existe, j'ai souffert de toute espèce de maladies, il n'y a pas plus d'un an que je suis guéri et encore ce n'a été qu'au moyen des Amers de Houblon.
- 8. Celui qui sait expédier de sa charpente osseuse le rhumatisme et la névral- blique le refrain.

gie qui la rongent, au moyen des Amers de Houblon, agit avec sagesse.

- 9. Que vous ayez des érysipèles, des boutons de toute nature, des rousseurs, que vous ayez le sang empoisonné, les Amers de Houblon vous en guériront com-
- 10. Quelle est la femme, prise de faiblesses, de maladies de femme, etc., qui ne désire pas la santé; alors qu'elle fasse usage des Amers de Houblon et elle reviendra à la santé.
- 11. Ne négligez pas de faire usage des Amers de Houblon dans les maladies de rognon et du foie.
- 12. Nettoyez-vous la langue si vous l'avez chargée, purifiez-vous le sang et exemptez votre estomac de toute indigestion en faisant usage des Amers de Houblon.
- 13. Toutes mes douleurs et mes souffrances physiques disparaissent contre la poussière par le vent, lorsque je fais usage des Amers de Houblon.
- 14. Rappelez-vous l'homme qui presque mort et abandonné par les médecins, est ressuscité pour ainsi dire après avoir fait usage des Amers de Houblon.
- 15. Cessez de redouter les maladies de nerfs, la débilité générale et les maladies des voies urinaires, parce que les Amers de Houblon vont vous rétablir.

16 juillet 1883.

VARIÉTÉS

Je savais qu'on rasait à la cuiller et même au doigt. Il paraît qu'en Allemagne on rase d'une façon encore plus familière.

Un voyageur entre un jour chez un barbier de village, proche d'une ville rhénane.

Le barbier lui met la serviette au cou, prend un pain de savon, crache dessus et s'apprête à lui en frotter les joues. Protestation du client :

- -C'est votre habitude d'opérer de la sorte?
- —Oh! non, monsieur, avec les étrangers seulement!
- -Ah! Et avec vos concitovens?
- On leur crache directement sur la figure et on frotte ensuite avec le savon.

Guibollard est membre de la Société de crémation qui a pour président M. Kœchlin-Schwartz, l'honorable maire du huitième arrondissement.

Un ami le plaisantait, l'autre jour :

- -Comment? mon vieux Guibollard, toi qui te plains toujours de la chaleur, tu te décides à te faire brûler?...
- -Tu ne comprends donc pas, mon cher, que ça m'est égal?... je suis assuré contre l'incendie!...

La marquise de C... atteint aujourd'hui sa cinquante-huitième année. Elle est encore si jolie qu'un jeune adorateur murmure encore à ses oreilles des propos doucereux.

- -Ah! ne me parlez plus d'amour, fait la marquise. C'est un dieu que j'ai oublié.
- -Oublié, madame!
- -Vous savez... je me souviens bien un peu des paroles, mais j'ai perdu le souvenir de la musique!

Chez un bijoutier :

Prenez cette montre, monsieur, dit le marchand, elle marque, avec une exactitude scrupuleuse, l'heure, la minute, la seconde, le mois, le temps....

-Pendant qu'elle y est, fait le client, est-ce qu'elle marque aussi... le linge?

Politique pour rire:

Une jeune actrice demandait à notre confrère Z...

—Pourquoi donc change-t-on si souvent les ministres, et jamais le président de la République?

-Parce que, répondit Z... la politique est une chanson dont les ministères sont les couplets, et le président de la Répu-

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61 rue Versailles,

Solutions justes du problème français No 32

Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladu.

Ottawa: P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull: V. Morel E. Lapierre et Antoine Pinsonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise

Piché et N. Gingras. Lévis: J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jéré-

mie Ladurantave Portneuf: Michel Thibaudeau et J.-B. La-

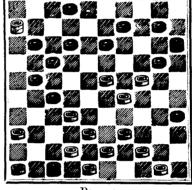
branche. Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N.

Saint-Jean, P. Q.: Joseph St. Onge, François Melançon.

> PARTIE FRANÇAISE PROBLEME No 33

Composé par M. E. Bouchard

Noirs



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 32

Blancs — 19 à 13, 34 à 29, 42 à 37, 48 à 1 et gagnent.



Arrangements d'été

COMMENÇANT LE 25 JUIN 1883

Des convois directs pour passagers circule-ront tous les jours, le dimanche excepté, comme

Part de l	Pointe Lévis	8	00	8. m.
Arrive à	Rivière-du-Loup	12	15	D. 100
"	Cacouna	12	41	r,,,
	Trois-Pistoles		22	**
. 4	Rimouski	3	07	**
"	Little Metis	•	03	"
**	Campbeliton	7	23	16
• 6	Métarédiac		55	**
44	Dalhousie		00	44
	Bathurst	9	50	44
**	New-Castle.		32	**
	Moneton			8. m
44	Saint-Jean		00	- . ,
41	Halifax		01	"

Ces convois se relient à la Courbe de la Chaudière avec les convois du Grand Tronc partant de Montréal à 10.15 heures p. m., et à Camp-bellton avec le bateau "Admiral," qui part le mercredi et le samedi pour Gaspé, Percé, Pasbe-

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux des Mardi, Jeudi et Samedi à On peut maintenant se procurer des billets

our tout le voyage à des prix d'excursion, nou aller, par char et par eau, à aucun endroit dans le bas du fleuve, Métapédiac, Restigouche, Baie des Chaleurs, Ile du Prince-Edouard, et toutes autres places dans les Provinces Maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON. Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est, No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Law-

> D. POTTINGER. Surintendant en chef.

Moncton, -B., 25 juin 1888.

rence Hall], Montréal.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

CARTES DE VISITES avec votre 100 caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. L'uve d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Amonoss. Diminution pour le commerce et Jes imprimeurs. 100 Echantillons de Cartes d'Amonces de Fantaisie, 50c. Adresse STRVENS' & BROS., bolte 22, Northford Ot.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS.

No. 7, Rue St-Jacques (au second) MONTRÉAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R., et M.P., Pro-Gén. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES.

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

Intercolonial 3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, 56 trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de ga rantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre

12 presses à vapeur.

z machine patentée à vernir les étiquettes. 1 machine électrique à vapeur.

4 machines à photographie.

2 machines à gravure photographique. 2 machines à enveloppe

Aussi: Machines à perforer, à couper, à marquer presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, a Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avoc soins et à des prix modérés.

Editeurs du Canadian Illustrated News, du Scien TIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et quist

imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE. Toutes commandes par Poste promptement executive

G. B. BURLAND,

L'OPINION PUBLIQUE

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adresse au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout es que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.